Chaque fascicule contient un récit complet.

NICK CARTER

LE GRAND DÉTECTIVE AMÉRICAIN

Le Masque vivant.

No. 102. Prix: 25 Centimes.

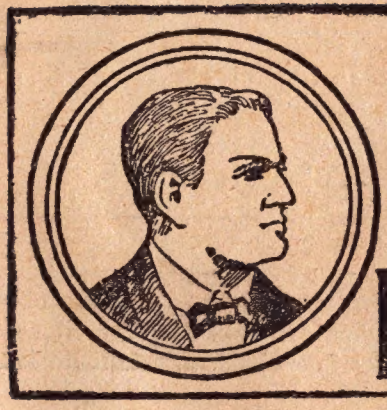
NICK CARTER AND THE LIVING MASK

OR

MURDERED WITHOUT A MARK

BY THE AUTHOR OF "NICK CARTER"

La lame d'acier brilla dans l'air, mais d'une main Nick Carter retint le poignet du scélérat et, de l'autre, lui porta sous le menton un coup terrible.



NICK CARTER
LE GRAND DÉTECTIVE AMÉRICAIN

— Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège. —

Le Masque vivant.

Surprenante Coïncidence.

— Un gentleman demande à vous voir, Mr. Carter.

Nick Carter se tourna sur son fauteuil à pivot et prit la carte que le petit domestique lui présentait. Elle portait cette inscription:

HENRY STARK
Confidential Agent

London, England.

— Faites entrer.

Un instant après, un homme entre deux âges, l'air distingué, entra dans le cabinet du détective.

— Mr. Carter?

— Oui, Mr. Stark. Asseyez-vous. Qu'y a-t-il pour votre service?

— J'ai à vous exposer un cas tout à fait remarquable. Le voici, en résumé: Je suis un agent secret et confidentiel du Gouvernement britannique. J'ai pour mission ici de trouver en homme qui — on en est persuadé — n'a pas commis moins de trois assassinats, sans laisser sur aucune des victimes la moindre marque de son crime.

— C'est étrange! fit Nick Carter.

— C'est étrange, mais vrai. Voici ce qu'on sait, en substance:

«Sir Guy Wallingford était un baronnet opulent, propriétaire d'une belle résidence d'été dans un des comtés du centre de l'Angleterre, d'un superbe hôtel à Londres et de plusieurs mines dans les Cornouailles. Il était difficile, dans ces conditions, de déterminer le chiffre exact de sa fortune, mais on ne l'estimait pas à moins d'un million de livres sterling.

«Sir Guy était veuf. Un frère et son fils et héritier constituaient toute sa famille. Il faut aussi mentionner un troisième personnage qui passait environ quatre mois de l'année chez le baronnet et le reste dans un collège d'Université, comme étudiant. C'était un cousin orphelin, nommé Mordaunt Clare, qui avait grandi avec l'héritier de sir Guy et qui était traité absolument comme le fils de la maison.

«Un matin, on trouva sir Guy Wallingford mort dans son lit. Sa chambre était parfaitement en ordre; rien n'en avait été enlevé; le visage du défunt était paisible, et l'on supposa qu'il avait succombé à une maladie de cœur.

«Le médecin de la famille eut beau protester que sir Guy n'avait rien au cœur; aucune autre théorie n'était admissible, puisque le cadavre ne présentait pas la moindre trace de violence ni d'empoisonne-

ment, et on s'accorda à penser que le digne gentleman était mort de mort naturelle.

«Le frère, le fils et le cousin, qui étaient tous à la maison au moment de l'accident, paraissaient également accablés de chagrin.

«Trois mois plus tard, le frère de sir Guy fut trouvé mort dans son grand fauteuil. Il semblait dormir, et les domestiques furent quelque temps avant de s'apercevoir qu'il n'était plus vivant. Un livre, à côté de lui, montrait que la mort l'avait surpris lisant. Il n'y avait sur sa personne aucune marque de violence, pas une contraction qui indiquât une douleur ou un spasme subit. On expliqua encore ce décès par une maladie de cœur, et le corps alla rejoindre celui de sir Guy dans le caveau de famille.

«Le jeune sir Guy, en proie à une profonde mélancolie, ne voulait pas que son cousin, Mordaunt Clare, le quittât un instant. Un mois après, le jeune Baronnet, comme son père et comme son oncle, fut trouvé étendu mort dans son lit, où il semblait paisiblement dormir...Maladie de cœur! déclarèrent obstinément les médecins officiels, tandis que le docteur de la famille secouait la tête et affirmait que le cœur du jeune homme fonctionnait parfaitement et n'avait aucune lésion.

«Mordaunt Clare se trouva être alors le seul parent survivant et, par conséquent, hérita de l'immense fortune. L'étrangeté de sa conduite ne tarda pas à étonner tout le monde. Il vendit la maison de campagne et la maison de ville, retira tous les fonds en dépôt dans les différentes banques et partit pour des pays inconnus.

«Ce fut alors que le vieux médecin de la famille conçut des soupçons sur lui. — «C'est un meurtrier, qui fuit le théâtre de ses crimes!» se dit-il. Il fit une enquête discrète et apprit qu'au collège Clare étudiait la médecine et qu'il avait des connaissances physiologiques peu communes. Il apprit aussi que le jeune héritier avait cédé à bail ses concessions minières, et qu'il était parti mystérieusement, sans laisser personne pour gérer ses affaires et sans dire où il allait.

«Le docteur, ainsi renseigné, alla exposer l'affaire en haut lieu, et il parvint assez facilement à convaincre les autorités que Mordaunt Clare devait avoir supprimé d'une façon ou d'une autre les trois personnes qui le séparaient de l'opulent héritage. Leur intérêt fut d'autant plus activement éveillé que Mordaunt Clare était le dernier représentant de la famille et que, s'il était pris, jugé et condamné, tout cet immense patrimoine ferait retour à la Couronne. Cette dernière considération fut décisive. On mit aussitôt l'affaire entre les mains d'un agent de confiance, et ce fut moi qu'on choisit.

«Voilà pourquoi je suis ici, avec tout l'argent et toute la puissance de la Grande-Bretagne pour me soutenir, s'il est nécessaire, et pour m'aider à trouver la piste de Mordaunt Clare, qui — les détectives de Scotland Yard l'affirment — s'est embarqué pour l'Amérique. Si nous réussissons à le trouver, nous essaierons de le faire tomber dans un piège, et il se peut que sous le coup terrible et déconcertant de la surprise, il confesse tout, ainsi que tant de grands criminels l'ont fait avant lui. Qu'il ait réellement commis ces meurtres...

— Chut! interrompit Nick Carter, en portant son attention sur l'appareil télégraphique de son bureau, qui égrenait un rapide tac tac.

Nick prit par écrit la communication que lui apportait le courant électrique, et quand il se retourna vers l'agent Stark, sa physionomie avait une étrange expression.

— Ecoutez, dit-il. — «A neuf heures ce matin, Charles Deems a été trouvé mort dans son lit, chez lui, Wales Street. On dit que c'est un assassinat; mais le corps ne porte aucune marque.»

Les deux hommes se regardèrent, très étonnés.

— C'est vraiment étrange! fit Nick Carter.

— Plus qu'étrange! déclara l'agent britannique. Je vois dans cette affaire le doigt du Destin. Se pourrait-il que ce fût l'homme que je cherche, Mordaunt Clare, qui aurait commis le crime?

— Ne laissons pas notre imagination distancer notre jugement et nous entraîner à des conclusions téméraires ou prématurées, dit Nick Carter. Il n'en est pas moins remarquable qu'un meurtre de cette nature nous soit annoncé juste au moment où vous finissez de me raconter trois crimes semblables.

Stark tira de sa poche une carte photographique.

— J'ai sur moi, dit-il, d'excellents spécimens de l'écriture de Clare; mais voici une photographie faite par un artiste de Londres et parfaitement ressemblante. Cela peut servir, à l'occation.

Nick Carter prit la photographie et l'examina très attentivement.

Les traits du visage étaient caractéristiques et fortement accentués: un nez busqué, mince et si proéminent qu'il faisait fuir le menton; une lèvre supérieure avancée, tandis que l'inférieure se retirait, ajoutant à l'effet fuyant du menton; des sourcils bien dessinés et décrivant une jolie courbe.

— Je reconnaîtrais cette figure entre mille, déclara le détective avec assurance.

— C'est ce que je dis, fit Stark; il n'y a pas moyen de s'y tromper.

— Est-il grand ou petit?
— Grand.
— Quel âge?
— Vingt-cinq ans environ.
— Il aime la société?
— Il ne vit que pour le plaisir.
— Alors nous le trouverons.
— Qu'est-ce qui vous fait affirmer cela?
— C'est que sa fortune et ses goûts le mettront en évidence, au premier rang du monde où l'on s'amuse.

Nick Carter ne se doutait guère des terribles obstacles qu'il allait trouver sur son chemin.

Priant Stark de l'accompagner, il se rendit tout de suite au bureau du commissaire de police du quartier, du «capitaine», comme on dit aux Etats-Unis.

— Votre dépêche au sujet de cette affaire de Wales Street a éveillé ma curiosité, Capitaine, dit-il à ce fonctionnaire. Vous dites que la victime ne porte aucun indice de mort violente, et qu'on croit cependant à un assassinat?
— Parfaitement!
— Qu'est-ce qui fait croire cela?
— Je vais vous le dire. Charles Deems était un charmant jeune homme, aimé de tous. Riche, il n'avait pas de mauvaises habitudes et était fort et vigoureux. Il s'était couché hier soir à une heure raisonnable et en parfaite santé. Ce matin, vers neuf heures, il était mort dans son lit! Pendant qu'à la suite de cette découverte, toute la maison était en confusion, on entendit de sourds gémissements. Des domestiques reconnurent que ce bruit venait de la bibliothèque, située au même étage que la chambre de Charles Deems, et ils y trouvèrent, après en avoir forcé la porte qui était fermée, une des servantes, les pieds et les mains liés, et bâillonnée cruellement. On la délivra, on la fit asseoir, et, quand elle eut pris un cordial, elle raconta son histoire.

«Comme elle sortait d'une chambre, la veille au soir, elle avait aperçu un homme qui l'avait assommée avant qu'elle eût pu pousser un cri. Elle n'en savait pas davantage. Elle venait d'une pièce éclairée; le vestibule était très sombre, de sorte qu'elle n'avait pu distinguer la figure de l'homme.

«Un rossignol oublié dans la serrure et que mon détective y trouva, montre comment l'assassin est entré dans la chambre à coucher du jeune homme. Tout cela prouve assez clairement qu'il y a eu crime, bien que les recherches les plus minutieuses du médecin n'aient relevé aucune trace de violence ou d'empoisonnement. Je lui ai suggéré l'hypothèse d'une maladie de cœur, mais il avait examiné le pauvre garçon quelques jours auparavant et il affirme que le cœur, comme tous les autres organes, était chez lui en parfaite condition. Nous sommes donc obligés de conclure à un assassinat.

— Cela paraît vraisemblable, dit Nick Carter en prenant congé du commissaire.

— Venez, Mr. Stark, poursuivit-il, nous allons voir le cadavre.

L'élégante demeure était pleine de gens allant et venant. Le détective n'eut pas de peine à trouver la chambre mortuaire; le policeman qui en gardait la porte le reconnut et s'écarta respectueusement.

A un pas du seuil, Nick s'arrêta et embrassa l'ensemble de la pièce d'un coup d'œil; rien ne lui échappa, mais rien ne lui parut suspect.

Stark s'était hâté d'aller auprès du cadavre. Charles Deems, qui avait été un beau jeune homme pendant sa vie, avait conservé dans la mort le charme de ses traits. Sa physionomie était sereine, ses membres n'avaient rien perdu de leur souplesse; il avait l'air de dormir paisiblement.

— Exactement la même apparence que celle des trois morts que j'ai vus en Angleterre! murmurait Stark lorsqu'il fut rejoint par le détective, qui l'entendit et demanda:

— Eh bien, vous en concluez?...

— Je n'en conclus rien, mais je ne peux chasser l'idée que les trois victimes d'Angleterre et celle-ci, à New-York, ont été assassinées, et toutes par la même main.

A ce moment, un bruit d'altercation s'éleva dehors, sur le palier.

Mr. Stark leva la tête comme en sursaut et saisit nerveusement le bras de Nick, en lui faisant signe d'écouter.

— On ne passe pas, Monsieur! disait le policeman.
— Il le faut.
— J'ai mes ordres, Monsieur.
— Au Diable vos ordres! Mon meilleur ami vient d'être trouvé mort, là, dans son lit; on assure qu'il a été assassiné, et vous dites que je ne peux pas le voir!... Mais nous étions comme frères!
— Je n'y peux rien.
— Si, vous pouvez quelque chose. Vous me tuerez, plutôt que de m'empêcher d'aller au chevet de mon ami mort!
— Procurez-vous un permis!
— Je suis à moitié fou de chagrin. Si vous barrez le chemin, je ne réponds plus de moi.

Stark se pencha à l'oreille du maître détective.

— Il y a un accent qui m'est familier dans cette voix, lui chuchota-t-il.
— Alors je vais le faire entrer?

— Oui, faites.

Nick Carter traversa la chambre, ouvrit la porte et regarda l'homme qui discutait avec l'agent.

Son cœur donna un grand coup dans sa poitrine. La photographie qu'il avait vue moins d'une heure avant de venir, surgit tout à coup devant les yeux de sa mémoire.

Etait-ce Mordaunt Clare qui était là devant lui?

De plus en plus embarrassant!

Certainement le personnage ému et irrité, qui voulait entrer malgré le policeman, ressemblait prodigieusement à Mordaunt Clare. Mais c'était une ressemblance qui frappait surtout au premier coup d'œil. Plus on regardait l'homme et plus le doute vous envahissait. En examinant la photographie, le détective s'était dit:

— Ce grand nez mince et tranchant comme un couteau, cette lèvre supérieure qui avance tandis que le menton se retire, ces sourcils d'une courbe si délicate me permettraient de distinguer Mordaunt Clare dans n'importe qu'elle foule, même s'il était déguisé.

En se rappelant ces différents points, Nick dut s'avouer que celui qu'il avait maintenant devant les yeux ne pouvait être Mordaunt Clare. Il en était exactement l'opposé, dans tous les traits caractéristiques du visage tels que les montrait la photographie. Le nez était plat; les sourcils formaient, à partir du sommet du nez, une ligne droite qui se relevait brusquement au bout, donnant aux yeux une expression bizarre. La lèvre supérieure était rentrée et l'inférieure avançait; enfin le menton était fortement en saillie.

L'étranger leva les yeux et aperçut le détective.

— Est-ce vous qui êtes chargé de cette affaire? demanda-t-il.

— C'est moi, admit Nick Carter.

— Ne me permettrez-vous pas de voir une dernière fois mon plus cher ami?

— Qui êtes-vous?

— Mon nom est Percy Lang, et nous étions comme des frères, le pauvre Charlie et moi!

— Vous pouvez entrer, dit Nick Carter en s'effaçant pour le laisser passer, ce qui lui permit de voir l'homme de profil.

— Quelle ressemblance étonnante avec Mordaunt Clare! se dit-il. Les lignes du crâne sont absolument les mêmes. Mais, laissons cela! Il est impossible que ce soit notre homme.

Percy Lang était allé droit au lit, et il contemplait d'un air désolé le visage du défunt.

Nick Carter regarda Stark. L'agent secret se retenait au dos d'une chaise; il fixait sur Lang des yeux pleins du plus profond ahurissement.

Le maître détective vint auprès de lui et lui glissa dans l'oreille:

— Il ressemble à Clare, hein?

— Oui.

— Est-ce lui?

— Non; ça ne se peut pas, en y regardant bien. Pourtant, j'ai été sur le point de le dénoncer violemment, quand il est entré.

— Vous voyez comme moi qu'à certains égards il est juste le contraire de l'autre?

— Oui, et pourtant...

— Oh! il n'y a pas de «pourtant» dans le cas actuel. Si un homme a les sourcils arqués, il ne les a pas droits et relevés du bout; si son nez est mince et busqué, il ne saurait être gros et plat, et si son menton fuit en arrière, il ne fait pas saillie en avant. La ressemblance générale est frappante, mais ça s'arrête là.

— Vous devez avoir raison, approuva Stark. Le blanc ne peut pas être noir, et ce jeune homme ne peut pas être Mordaunt Clare.

Percy Lang s'essuyait les yeux avec un fin mouchoir de batiste, quand le maître détective s'approcha de lui.

— Vous étiez un ami intime du décédé, Mr. Lang? lui dit-il.

— Nous étions comme des frères.

— Vous aviez toute sa confiance?

— Il me disait tout.

— Savez-vous s'il avait un ou des ennemis?

— Je ne crois pas que le pauvre Charlie eût un seul ennemi dans le monde entier.

— Vous n'avez connaissance d'aucune querelle, d'aucun différend entre lui et quelque autre personne?

— Je suis sûr qu'il n'y avait rien de pareil. Oh! Mr...

— ...Carter

— Mr. Carter, si vous voulez pourchasser le meurtrier, je vous promets, pour mon compte, autant d'argent que jamais détective en reçut pour la découverte d'un criminel. Je suis riche, très riche; cet homme était mon meilleur ami, et je verserais le sang de mon cœur pour venger sa mort!

— Je ferai certainement de mon mieux, dit Nick Carter en faisant signe à Stark qu'il voulait partir.

En bas, Nick eut une brève entrevue avec le père du jeune Deems et avec la fille qu'on avait trouvée ligotée dans la bibliothèque, mais sans recueillir rien d'important. Mr. Deems, cependant, lui dit que son fils avait rencontré Percy Lang il y avait environ six mois et que, depuis ce temps, ils étaient inséparables.

— N'est-ce pas remarquable que ce Percy Lang se trouve à New-York juste à l'époque où notre homme a pu y arriver? dit Mr. Stark en sortant.

— Oui, cela m'a frappé tout de suite, et le fait qu'il est, jusqu'à présent, la seule personne en évidence dans cet assassinat «sans marque» rend la chose encore plus étrange. Mais ce ne peut pas être notre homme.

— Certainement non, appuya Stark en tirant sa photographie. Regardez cette figure!

— Elle est gravée dans ma mémoire, dit Nick Carter. Nous savons qu'on pousse l'art aujourd'hui jusqu'à faire des doigts, des oreilles, des nez en cire, et même des yeux postiches; mais un changement comme celui-là est tout à fait irréalisable.

— Tout à fait. Et pourtant, avant d'avoir vu ce Lang, j'aurais juré que c'était Mordaunt Clare qui parlait au policeman de garde à la porte.

Ils marchaient d'un pas vif, tout en causant. Le soleil brillait sur le pavé propre des petites rues qu'ils traversaient, et où des groupes d'enfants jouaient çà et là. C'était une scène de paix dans un quartier paisible.

Un changement à vue devait se produire bientôt.

Une voiture, qui roulait à grand bruit sur la chaussée, dépassa les deux amis et s'arrêta non loin d'eux. Comme ils arrivaient à côté de cette voiture, la portière s'ouvrit brusquement, et trois hommes, armés de longs couteaux, s'élancèrent sur Nick Carter et son compagnon.

Cela se passait en plein jour, à vingt pas d'une grande voie pleine de passants.

Cependant l'attaque était si soudaine et si impétueuse que, contre tout autre adversaire, elle eût réussi. Mais on ne prenait pas facilement Nick Carter hors de garde. Partout et toujours, il veillait au grain. Il avait vu briller les lames au soleil, lorsque les hommes se pressaient à la portière de la voiture pour en sauter. Il saisit Stark par l'épaule et l'entraîna violemment en arrière, où ils se trouvèrent adossés à la grille en fer d'une maison.

— En garde! cria Nick.

Ils n'avaient pas le temps de tirer une arme; les assassins étaient sur eux. Deux s'attachèrent à Nick; le troisième lança un coup de poignard à Stark, qui devait l'atteindre en plein cœur.

La main ferme, l'œil juste, le cœur intrépide, l'agent secret fit face à l'ennemi et, prenant la garde du boxeur, arrêta le coup de son bras gauche, tandis qu'il frappait vigoureusement du poing droit.

Le poignard déchira la manche de son habit et de sa chemise, et un mince jet de sang gicla; mais l'assassin tomba à la renverse sur le pavé, comme s'il avait été frappé par un boulet.

Nick Carter soutint l'attaque des deux autres, le sourire sur les lèvres, en homme qui aime le danger et qui met sa gloire dans la lutte.

D'un coup de pied haut, bien dirigé, il donna du bout de sa botte dans un des couteaux, qu'il envoya voler dans l'air. En même temps, il entendait siffler la lame que l'autre meurtrier, de toute la hauteur de son bras, abattait sur lui. Mesurant avec précision la vitesse et la distance, d'un mouvement rapide de la main gauche il saisit le poignet du gredin dans l'étau de ses doigts et, le bras rigide comme une barre de fer, il l'arrêta au milieu de sa course. Sans donner à l'homme le temps de se reconnaître, il lui détacha de la main droite un coup de poing en pleine gorge, à cet endroit sensible qu'on appelle «la pomme d'Adam».

Il y eut un léger gargouillis, un frisson; la tête se renversa en arrière; la main s'ouvrit, laissant échapper le couteau, qui tomba sur le trottoir avec un bruit métallique, et, lorsque Nick Carter lâcha le poignet du bandit, celui-ci s'écroula comme une masse sur le pavé.

Alors le maître détective tira son revolver et regarda autour de lui.

L'homme de Stark s'était relevé et courait vers la voiture, pendant que l'agent regardait son bras blessé. Sur les talons de l'adversaire de Stark fuyait l'individu que le maître détective avait si adroitement désarmé d'un coup de pied. Tous deux sautèrent dans la voiture, et le cocher enleva ses bêtes de la voix et du fouet.

— Halte! cria Nick Carter, en menaçant le cocher de son revolver. Halte! ou je vous envoie une balle dans le corps!

Mais le cocher ne s'arrêta pas, et le détective, ne voulant pas fusiller un homme qui n'était probablement qu'un comparse dans cette affaire, abaissa son arme.

— En tous cas, pensait-il, je tiens une de ces canailles, et je le ferai jaser sur le reste de la bande.

Nick saisit par le poignet l'homme qu'il avait assommé et le releva violemment, puis, se tournant vers Stark:

— Etes-vous blessé? dit-il.

— Une égratignure, qui n'a besoin que d'un morceau de sparadrap.

— Alors allons-nous-en le plus vite possible. Les fenêtres et les portes du voisinage commencent à se peupler, dit Nick Carter en entraînant son prisonnier. Nous saurons la vérité sur cet épisode dès que ce gaillard-là aura complètement recouvré ses sens.

De fait, le bandit avait encore l'air tout ahuri, et ce n'était que la douleur causée par les «tenailles» de chair et d'os du détective, qui le persuadait de marcher.

— Voilà une affaire qui n'est pas ordinaire, j'ose le dire, fit remarquer Stark. Croyez-vous qu'ils avaient le vol pour mobile?

— Non, certes.

— Quoi donc?

— Le meurtre.

— Pourquoi vouloir nous tuer?

— Parce qu'ils sont payés pour ça.

— Par qui?

— C'est difficile à dire.

— Pensez-vous que notre homme soit à New-York, qu'il soit averti de ma présence et qu'il ait mis ces assassins à mes trousses?

— Il se peut que cette version soit la bonne, répondit Nick, qui reprit, à l'adresse du prisonnier:

«Allons, coquin, tenez-vous droit, ou je vous brise les os.

Il le regardait de près en lui parlant ainsi. Après l'avoir dévisagé un instant:

— Oh, oh! dit-il; oh, oh! mon cher voleur de coffres-forts; vous avez abandonné le chalumeau anhydrique pour le couteau, dirait-on?

Cette question parut réveiller l'homme tout à fait; il regarda maussadement Nick Carter et grommela:

— Vous ne me connaissez pas.

— Si fait!

— C'est la première fois que je viens à New-York.

— Je ne dis pas non; néanmoins Wilson & Cie, de Baltimore, vous reconnaîtraient peut-être.

L'homme était devenu mortellement pâle.

— Vous faites erreur, disait-il obstinément. Je ne suis pas le type que vous croyez.

— Je vous donnerai votre nom et votre généalogie dans dix minutes, déclara Nick. Après cela, je vous ferai quelques questions auxquelles vous répondrez.

Ils entraient en ce moment dans le bureau de police du quartier.

— Asseyez-vous sur cette chaise, ordonna le détective à son prisonnier en poussant un siège devant le bureau.

«Brigadier, ajouta-t-il, donnez cet homme à garder à un agent.

Puis Nick Carter alla au téléphone et se mit en communication avec le chef de la Sûreté. Moins de cinq minutes après, il revint à son prisonnier et lui dit posément:

— Vous êtes Jeremiah Morgan, autrement dit Jerry, surnommé le Yank; vous avez été en prison trois fois, — à New-York, à Moyamensing et à Weathersfield. On vous recherche maintenant pour le vol commis à la banque Wilson, Colston & Cie, de Baltimore, en 1892. Je peux vous faire donner cinq ans ici, et dix dans le Maryland.

L'homme eut un petit frisson.

— D'autre part, reprit le détective à voix basse, je vous offre la liberté si vous voulez répondre à quelques questions. Donnez-moi les détails de l'affaire que vous venez de rater, et je vous laisse aller libre comme l'air.

— Je n'ose pas.

— Comment cela? Vous osez plus facilement risquer une condamnation à quinze ans, pour le moins?

— Ça vaut mieux qu'une mort certaine, répondit Morgan. Deux hommes, que je connais bien, ont eu assez de toupet pour conclure un marché de ce genre et consentir à jaser sur celui pour qui je travaille. On les a trouvés morts tous les deux, sans aucune marque!...

Une nouvelle Victime.

Nick Carter et son compagnon se regardèrent.

— Et vous craignez de subir le même sort? reprit le maître détective.

— Oui.

— Je vais vous enlever cette crainte. Je vous tiendrai enfermé jusqu'à ce que j'aie mis la main au collet de l'homme qui tue les gens sans laisser de marque.

— A quoi cela servira-t-il?

— Parbleu! il ne vous atteindra pas à travers les portes d'une prison.

— Si, il le fera... Vous ne savez pas de quoi vous parlez, continua l'individu, dont la physionomie

exprimait la peur la plus abjecte. Les deux hommes qui ont été exécutés, deux vieux camarades à moi, de fins matois, avaient été mis en sûreté, eux aussi, croyait-on; ils n'en sont pas moins morts.

— Allons, Jerry, ne faites pas l'enfant! Je vous garantis que personne ne vous touchera dans votre cellule.

L'homme secoua la tête.

— Tenez! continua Nick. Vous allez aller en bas, et le gardien aura la consigne de ne vous laisser voir par personne que sur mon ordre. Alors vous me donnez le renseignement dont j'ai besoin. Avec cette arme, j'arrête mon homme, je le mets en bocal, et quarante-huit heures après, il est en chemin pour Sing-Sing, avec un joli nombre d'années à faire. Vous, pendant ce temps et jusqu'à ce qu'il ait endossé les frusques rayées de la prison, vous resterez ici, bien enfermé dans votre cellule. Comment vous arriverait-il malheur?

L'homme secoua de nouveau la tête.

— Vous me mettriez dans un caveau de banque, derrière une serrure à combinaison, que je ne serais pas en sûreté... Non, tenez! vous ne me ferez pas bavarder.

— Vous êtes un sot.

— Je le serais, si je jasais.

— Je vous donne ma parole que vous attraperez quinze ans.

— Tout vaut mieux qu'une mort certaine.

Nick Carter dut se résigner à reconnaître qu'il était inutile de raisonner avec Jerry le Yank. Il n'en prit pas moins ses précautions.

— Brigadier, dit-il, faites mettre cet homme dans une bonne cellule, et ne permettez à personne de le voir sans un ordre écrit de moi.

— Très bien, Mr. Carter.

Lorsque le détective se fut assuré que son prisonnier était bien enfermé, il sortit du bureau de police, toujours accompagné de Stark.

— Je n'ai jamais de ma vie trouvé une telle pierre d'achoppement, dit-il en chemin.

— L'effroi que ces assassins à gages ressentent de leur maître?

— Précisément. C'est une véritable pierre d'achoppement. Cependant, quand je lui montrerai les preuves que j'ai contre lui et qu'il verra que les quinze ans de prison dont je le menace ne sont pas une plaisanterie, j'espère qu'il finira par parler; et alors vous pouvez compter que ces confidences auront pour résultat ou de mettre le meurtrier de Charles Deems dans mes griffes, ou de nous mettre en face de Mordaunt Clare.

— Je le crois aussi, dit Stark. Mais il est clair que nous n'avons pas affaire à des ennemis ordinaires et que notre vie est constamment en jeu.

— C'est vrai. Avez-vous des armes?

— Oui; je porte un bon revolver; et puis j'ai mes poings.

— En effet, et je crois que vous savez vous en servir! dit Nick en souriant.

— Dame! je ne m'en vante pas; mais j'ai gagné la coupe du marquis de Queensberry pour la boxe d'amateur, dit Stark.

Ce ne fut qu'après souper que Nick Carter fut prêt à aller faire la visite dont il attendait un si bon résultat à son prisonnier, dans sa cellule. Il lui avait fallu passer chez le chef de la Sûreté y prendre les documents dont il avait besoin pour vaincre la résistance de Jerry.

— J'ai tout là bien en ordre, dit-il à Stark en lui montrant une liasse de papiers. Quand je lui exhiberai cela, il se ravisera peut-être.

— Cela se peut, mais je doute que la crainte qu'il en ressentira soit plus forte que sa terreur superstitieuse de l'assassin qu'il s'est donné pour maître.

Au poste de police, c'était toujours le même brigadier qui était assis au bureau.

— Je voudrais causer avec le prisonnier, dit Nick.

— Certainement. Gardien, conduisez Mr. Carter et son ami en bas.

Le guichetier passa devant, son trousseau de clefs à la main. Il ouvrit la serrure et poussa la porte. Nick Carter et Stark entrèrent.

Le prisonnier était couché tout de son long sur le banc fixé au fond de la cellule.

— Dites-moi un peu à quoi sert d'avoir une conscience, dit Stark en souriant. Comme ce scélérat dort d'un bon sommeil, après avoir essayé de tuer un homme!

— Allons! réveillez-vous! cria Nick Carter en prenant le prisonnier par l'épaule et en le secouant rudement.

Mais l'homme ne se réveilla pas.

Une idée troublante traversa l'esprit du détective.

Le gaz éclairait brillamment le corridor. Il saisit le prisonnier par le bras, le fit tomber du banc et le traîna dans le couloir, de manière à lui mettre le visage en plein dans la lumière.

Jerry Morgan était extrêmement pâle. Nick Carter s'agenouilla à son côté et lui mit la main sur le cœur.

— Qu'est-ce qu'il a? demanda Stark.

— Mort, voilà tout! répliqua le détective avec amertume.

— Mort! s'écria Stark.

— Mort! répéta le gardien.

— Oui, mort! gronda Nick Carter. On a fait quelque sottise. Portons-le là-haut et qu'on aille chercher un médecin.

Quand le brigadier vit le corps inanimé de Morgan, que Nick et le gardien portaient, il s'informa vivement de ce qu'il y avait.

— Il y a qu'il est mort, répondit Nick Carter.

— Tonnerre! Comment diable a-t-il fait? s'écria le brigadier, déconcerté.

— Il y a eu de la négligence ou une gaffe de votre part, répondit Nick sans ménagement.

— De ma part?

— Eh oui! Je vous avais dit de ne le laisser voir par personne.

— Et personne aussi ne l'a vu, sauf l'homme que vous avez envoyé, riposta le brigadier, peu satisfait.

Nick Carter et Stark échangèrent un coup d'œil; ils commençaient à entrevoir vaguement la vérité.

— Oh! l'homme que j'ai envoyé! reprit Nick. Et qu'a-t-il fait?

— Il m'a simplement présenté votre ordre; il est resté environ cinq minutes avec le prisonnier, puis il est ressorti.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire que je n'ai envoyé ni ordre, ni homme pour le porter.

— Tonnerre! s'écria de nouveau le brigadier. Un individu a présenté un ordre signé de vous, écrit sur du papier officiel, avec l'en-tête de la police, et je n'ai pas douté un moment qu'il ne fût parfaitement authentique.

— Avez-vous cet ordre?

— Je le pense.

Pendant que le brigadier cherchait le papier, un agent courut chercher le docteur le plus voisin.

— Voici! dit le brigadier en tendant au détective l'ordre faux, sur le vu duquel il avait admis un inconnu dans la cellule de Morgan.

— L'écriture ressemble-t-elle à la vôtre? demanda tout de suite l'agent secret Stark.

— Pas le moins du monde; on ne peut même pas dire que c'est un faux. Voyez si vous la connaissez!

Et il passa le papier à Stark.

— Comment voulez-vous qu'elle me soit...commençait l'agent; mais il s'arrêta en poussant une sourde exclamation, l'air stupéfait.

— Qu'y a-t-il? demanda Nick Carter.

Sans répondre. Stark tira deux lettres de sa poche, les ouvrit et les étala sur le bureau, à côté de l'ordre fabriqué.

— Regardez ces trois pièces, fit-il alors.

Après un examen minutieusement attentif, Nick Carter déclara:

— Elles se ressemblent beaucoup toutes les trois; je dirais sans crainte que c'est la même main qui a écrit les lettres et l'ordre.

— Je le crois aussi, dit Stark. Je m'en sens même certain.

— Et qui a écrit ces lettres?

— Mordaunt Clare!

— C'est renversant! fit Nick. Le mystère se complique. Si c'est Percy Lang qui m'a suscité ces assassins, pourquoi Mordaunt Clare serait-il venu ici tuer Morgan? L'affaire s'embrouille étrangement.

Il se tourna vers le brigadier.

— Quelle espèce d'homme était-ce? demanda-t-il.

— Un grand vieux, rond des épaules, simplement vêtu avec une longue barbe blanche et de très longs cheveux blancs. Il portait aussi des lunettes ou un binocle.

— A propos, gardien, reprit Nick Carter; allez fouiller cette cellule dans tous les coins, minutieusement, et apportez-moi tout ce que vous y trouverez.

— Très bien, Monsieur, fit le gardien en se retirant pour exécuter l'ordre.

Un gentleman âgé, l'air doctoral, entrait en ce moment.

— Vous avez demandé un médecin? dit-il en s'adressant au brigadier.

Ce fut Nick Carter qui répondit.

— Oui, dit-il. Examinez cet homme, s'il vous plaît.

— Eh bien! il est mort!

— C'est ce que nous savons. Mais donnez-nous votre opinion quant à la cause probable de sa mort.

Le médecin procéda à un méticuleux examen, à la fin duquel il dit:

— Pour moi, il est mort de quelque désordre au cœur.

— C'est ce qu'ils ont dit tous à propos des Wallingford, qui ont été assassinés, déclara Stark. Il n'y a pas de doute que cet homme est mort de la même manière que les autres.

— Le repos parfait dans lequel sont le corps et le visage, dit le médecin, me porte à croire qu'il s'est endormi et qu'il est mort dans le sommeil. C'est ce qui arrive quelquefois dans les affections du cœur.

— Eh bien, ce n'est pas ce qui est arrivé dans le cas présent, cher et docte Monsieur, riposta le maître détective, car cet homme a été tout simplement assassiné.

— Absurdité! s'écria le médecin.

— Nous savons qu'il l'a été.

— Et comment?

— Ah! c'est là le mystère.

— Eh quoi! protesta le docteur; il n'y a aucun signe de violence; il n'a pas une marque sur le corps.

— Justement! il a été assassiné sans marque!

— Bah, bah! dit le médecin en empochant les honoraires de sa visite; vous vous moquez de moi!

Et il sortit, moitié ironique, moitié furieux.

— Voici tout ce que j'ai trouvé, dit le guichetier en revenant de la cellule et en tendant un carnet de poche à Nick Carter. C'était par terre, dans le cachot.

A l'intérieur du carnet, il y avait quelques feuillets de mémorandum et une carte sale, souillée de marques de doigts et un peu déchirée. Les yeux du maître détective brillèrent à cette vue. Il prit la carte, et, la tenant de manière que Stark pût la voir, il lut:

ITALO MARIO. D. M.

— Est-ce tout? demanda Stark.

— C'est même beaucoup, j'ose le dire, si le mémorandum nous fournit quelques faits, s'écria le détective. Voyons ça!

Il y avait, en effet, un certain nombre de notes, qu'il parcourut rapidement et qu'il trouva sans importance. Enfin ses yeux s'arrêtèrent sur les lignes suivantes:

«A consulter au besoin.

«M. C.: Nez haut, mince, en lame de couteau; lèvre supérieure saillante; l'inférieure en retrait; menton fuyant; courbe des sourcils parfaite.

«P. L.: Nez aplati; sourcils décrivant une ligne droite à partir de la racine du nez et retroussés du bout; lèvre supérieure rentrante; l'inférieure avance avec le menton proéminent et pointu.

«Il y a là une fortune!»

Nick Carter relut ce passage tout haut.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Stark.

— C'est précisément ce que j'ai besoin de savoir.

— Les descriptions s'appliquent l'une à Mordaunt Clare, l'autre à Percy Lang.

— C'est évident, et il l'est également que ce Morgan connaissait bien ces deux personnages.

— Oui, et ce qui me paraît bizarre, c'est qu'il les accouple ainsi sur son carnet, en déclarant qu'il y a là une fortune.

— Que voulez-vous? il est mort, et les éclaircissements qu'on aurait pu tirer de lui, il faut les chercher ailleurs, répondit le détective. C'est l'affaire la plus passionnante dont j'aie jamais eu à m'occuper, et je ne l'abandonnerai certes pas, quand je devrais rencontrer un nouveau mystère à chaque tournant.

— Voyez-vous quelque chose sur quoi vous appuyer, comme point de départ?

— Oui, répliqua vivement Nick Carter. Voici mon idée. D'après ce que nous venons de lire, il est certain que Morgan connaissait Clare et Lang. Il avait connu Lang probablement à une époque où ce dernier était soigné par le docteur italien. N'est-il pas présumable qu'il avait fait la connaissance de Clare exactement en même temps?

— Si.

— Alors, et comme conséquence, n'est-il pas plus que probable qu'il existe quelque relation entre Clare et Lang?

— En effet, vous avez raison. Quelle espèce de relation supposez-vous entre eux?

— Je pense qu'ils sont parents, — cousins, peut-être, bien qu'on croie que Clare est le dernier de sa race.

— Cela se peut.

— Ci c'est le cas, on comprend facilement que Clare ait appris à Lang le moyen de tuer sans laisser de marque.

— La théorie est bonne, dit l'agent secret. Mais comment allez-vous faire pour l'appuyer de preuves?

— Il y avait deux personnes qui connaissaient Lang et Clare, — Morgan et le docteur italien. Morgan est mort; il faut donc trouver le docteur. Dès que j'y aurai réussi, — et ce ne doit pas être bien difficile, — ou il consentira à un arrangement avec moi, ou je lui arracherai son secret à la pointe du couteau, avec ou sans métaphore. Quelque obscure et troublante que soit cette affaire, je l'éclaircirai, ou je mourrai dans l'effort!

Un Complot savamment machiné.

Dans une des rues les plus élégantes de New-York, non loin de la Cinquième Avenue, demeurait Richard Wells, homme dont tous ceux qui le fréquentaient faisaient grand cas. Sa famille se composait de sa femme et d'une fille, Minnie, qu'on citait parmi les plus élégantes beautés de la ville.

Le soir du jour où Charles Deems fut trouvé mort, Percy Lang se fit conduire en voiture à la porte de la maison des Wells.

Il était environ dix heures. Il y avait une soirée intime, à laquelle Minnie avait convié ses amis du voisinage, et cette jeunesse faisait de la musique et dansait au salon.

En entendant ces bruits joyeux, Percy Lang eut un singulier sourire.

— Elle n'a pas le cœur trop brisé par la mort de Charles Deems, se dit-il. J'imagine que je n'aurai pas grand'peine à faire réussir mes plans. Après tout, ce n'est qu'une femme, et la plupart des femmes se laissent gagner par les mêmes moyens.

Il sonna et aussitôt un domestique parut à la porte.

— Je désire voir miss Wells, dit Percy Lang.

— Mais elle n'est pas chez elle, répondit le valet de ce ton qui sous-entend clairement que c'est «pour vous» qu'on n'y est pas.

— Oh! je sais qu'elle y est, insista Lang.

— Elle n'y est pas, Monsieur.

— Avez-vous des yeux? demanda Percy Lang.

— De très bons yeux, Monsieur.

— Savez-vous ce que c'est que ça? reprit le jeune homme en lui fourrant une bank-note dans la main.

— Oui, Monsieur, dit le valet, tremblant de convoitise; je vois un billet de cinquante dollars.

— Alors, mettez-le dans votre poche et annoncez-moi à la société. Je vous en donnerai un autre quand je sortirai, et si vous perdez votre place, je vous prendrai à mon service avec de meilleurs gages.

Ceci décida le valet, qui ouvrit la porte du salon et annonça:

— Mr. Lang.

Percy Lang, le pardessus sur le bras et le chapeau à la main, entra dans la pièce. Sa mise était élégante et riche, ses manières d'une rare distinction, et bien que Minnie Wells fût contrariée et même irritée contre le domestique qui avait commis la faute de l'admettre, elle s'avança à sa rencontre et le reçut avec une parfaite courtoisie.

Elle était en beauté ce soir-là, et Lang se dit qu'il n'avait jamais rien vu de si charmant.

— Miss Wells, commença-t-il en déployant une politesse exquise, vous excuserez l'heure tardive de cette visite en apprenant le mobile auquel j'ai cédé. On m'a dit que vous vous intéressez d'une façon active et efficace aux œuvres de charité.

— C'est la vérité, déclara-t-elle. Je consacre une grande partie de mon temps à de bonnes œuvres, et je voudrais que mes moyens me permissent d'en faire davantage.

— C'est justement ce qui m'amène. Vous assistez les pauvres de ce quartier?

— Autant que je le peux.

— Parfait. Si je dépose entre vos mains une somme pour acheter du charbon, de la nourriture et des vêtements, voudrez-vous bien vous charger de l'emploi de cet argent?

La charité était, si l'on peut dire, le dada de Minnie; Lang l'avait touchée à l'endroit sensible. Ses yeux étincelèrent de joie et, avançant les mains d'un geste impulsif:

— Volontiers! avec plaisir! fit-elle. Oh! vous ne sauriez imaginer quel bonheur c'est pour moi de soulager les pauvres!...Je vous avais mal jugé, Mr. Lang.

Elle lui sourit, pendant qu'il saisissait sa main tendue.

— Je mettrai donc des fonds à votre disposition, dit-il, et j'y ajouterai de temps en temps. Si vous voulez me mener à la bibliothèque, je vais vous signer un chèque.

— Tout de suite, répondit Minnie avec empressement.

Elle pria ses amis de l'excuser un instant et conduisit Lang dans la jolie salle de bibliothèque qui était sur le même palier. Lang ferma tranquillement la porte et s'assit devant le bureau.

— Je vais faire un chèque de cinq mille dollars, dit-il.

— Cinq mille dollars! s'écria la jeune fille.

— Mais oui.

— Oh! c'est trop!

— Pas du tout, c'est une bagatelle. J'en dépense autant à un dîner, quelquefois...Voici votre chèque, et vous n'avez qu'un mot à dire pour en avoir un autre de la même valeur, ou dix fois plus fort, chaque fois que vos pauvres en auront besoin.

— Oh! merci. Mais cela me semble une si grosse somme!

Percy Lang prit son pardessus sur la chaise où il l'avait négligemment jeté et tira de la poche de côté un grand étui de maroquin. Il l'ouvrit et en montra le contenu à miss Wells. C'était un magnifique collier de diamants avec deux gros solitaires montés en boucles d'oreille. Ils jetaient des feux éblouissants, car chaque pierre était de la plus belle eau et la taille en était merveilleuse.

Minnie en fut comme aveuglée et resta un moment la respiration suspendue. Elle était femme, après tout, et avait le goût qu'ont les femmes pour la toilette et les joyaux.

— Ce sont les plus magnifiques que j'aie vus de ma vie! murmura-t-elle.

— Avez-vous une idée de leur valeur? demanda-t-il.

— Non, si ce n'est qu'ils valent une grande fortune.

— Oh, Dieu non! une bagatelle, je vous assure; ils ne m'ont coûté que deux cent mille dollars, dit Percy Lang d'un air parfaitement détaché.

— Et vous appelez cela une bagatelle?...

— A mon point de vue, oui.

— Il faut que soyez bien riche, Mr. Lang!

— Je suppose que je le suis, mais je vous assure que je n'en sais rien au juste. Mon intendant m'affirme que je vaux plusieurs millions, — dix, vingt ou trente, il est difficile de préciser, et, ma foi! je ne m'en inquiète guère. Ces diamants n'ont été portés pendant deux siècles que par des personnes de sang royal; il n'y en a pas de plus beaux dans le monde entier.

D'un geste adroit et rapide, il lui passa le collier autour de cou et le ferma.

— Oh! Mr. Lang! s'écria Minnie. Mais il y avait une glace en face d'elle; elle s'y vit avec les diamants, et elle ne put prononcer une autre parole.

Il se leva et se tint devant elle dans une attitude éloquente.

— Miss Wells, dit-il, vous trouvez que ces diamants sont beaux et qu'ils vous vont bien. Je vous prie de les accepter comme un faible témoignage de mes sentiments.

Avant que la jeune fille, au comble de la surprise, pût répondre, il reprit d'un ton passionné:

— Miss Wells, je puis dire en toute vérité que je ne connais pas le chiffre de ma fortune. Je suis de naissance noble, et mes ancêtres m'ont laissé plus de richesses que je n'en pourrai jamais dépenser. Les reines vivent dans le luxe, mais elles soupireraient en vain après la satisfaction de caprices que ma femme se passera à son gré. Sa plus humble demeure sera plus somptueuse que les palais de la vieille Europe; des troupes de serviteurs s'empresseront à son moindre geste, et tous les plaisirs de la terre surgiront à l'appel magique de son or. Miss Wells, je vous admire plus qu'aucune autre femme que j'aie jamais vue, et ma main et ma fortune, je les mets à vos pieds!

Bouleversée, inquiète de la conclusion qu'il donnerait à son discours, la belle jeune fille l'avait écouté en silence. Mais aux derniers mots, une vive rougeur envahit ses joues, et elle enleva précipitamment de son cou les splendides diamants.

— Mr. Lang, fit-elle, ne vous ai-je pas dit que j'ai promis ma foi?

— Oui, mais n'est-il pas mort?

— Mort! s'écria Minnie, près de s'évanouir.

— Certainement; ne savez-vous pas qu'on l'a trouvé mort ce matin dans son lit? Vous chantez et dansez ce soir; j'en ai conclu que vous aviez peu de regrets et que je pouvais parler tout de suite.

La lumière se fit dans l'esprit troublé de la jeune fille.

— Ah! s'écria-t-elle, je vois ce qui vous a donné la hardiesse de me demander ma main. Vous avez cru que Charles Deems était mon fiancé.

— Eh bien?

— Vous étiez dans l'erreur. J'ai promis ma main à Henry Cunningham.

— Malédiction!...

Le mot siffla entre les dents de Lang, que sa rage suffoquait trop pour lui permettre de dire autre chose. Il y avait, d'ailleurs, tout un monde dans cette exclamation. Aux oreilles de Minnie elle donna l'impression que Lang se maudissait pour avoir commis une méprise fatale, et un soupçon terrible traversa son esprit sagace et délié. Le regardant bien en face, de ses grands yeux brillants comme deux étoiles, elle dit impulsivement:

— Est-ce que vous l'auriez assassiné, croyant qu'il était l'obstacle entre vous et moi?

En recevant ce coup droit, Lang devint pâle comme un spectre; il recula en chancelant et se retint au dossier d'un siège.

— Pourquoi...comment...quelle accusation épouvantable! bégaya-t-il. Vraiment, vous m'avez coupé la respiration, Miss Wells...Quelle idée! moi, commettre un meurtre!...

— Pourquoi donc avez-vous dit: — Malédiction! en apprenant que Deems ne m'était rien?

— Parce que j'avais cru n'avoir plus de rival, et que je m'en découvrais un...Miss Wells, je vous présente mes excuses, et je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonsoir, dit-elle, toute raide, et Lang se retira.

Il se jeta dans sa voiture et égrena un chapelet de jurons et de malédictions pendant cinq bonnes minutes, sans interruption.

— Triple sot que je suis! conclut-il avec rage; n'aurais-je pas dû savoir qu'un homme comme Deems ne pouvait pas faire la conquête d'une femme comme elle!

Arrivé devant sa porte, il dit au cocher d'attendre et entra. Un homme d'une cinquantaine d'années, correctement habillé et ayant, malgré sa mine sournoise et rusée, tous les dehors d'un gentleman, vint à sa rencontre.

— Simmons, lui dit-il, venez dans ma chambre une minute.

Tous deux entrèrent dans la pièce somptueusement installée qui servait de chambre à coucher à Percy Lang. Celui-ci but un verre de vin, alluma un cigare et, se tournant brusquement vers l'autre homme:

— Simmons, dit-il, donnez-moi encore les détails de cette histoire sur les titres de propriété.

— Voici. Charles Wallingford était l'aîné de trois frères. Il hérita de grands biens. Aux termes du testament, s'il mourait sans postérité, tout passait au second frère. Charles mourut, sans enfant, croyait-on; le second frère eut donc tout l'héritage. Mais le fait est que Charles avait épousé avec les formalités légales, quoique secrètement, une personne pauvre d'une grande beauté. Lorsqu'il mourut, la pauvre veuve, mère d'une petite fille, se vit dans l'impuissance de prouver ses droits parce qu'elle avait perdu son contrat de mariage et qu'elle ne se rappelait plus le nom du pasteur qui l'avait mariée, ni celui du témoin.

«Cet acte de mariage, elle ne l'avait pas perdu; on le lui avait volé. Un ancien prétendant à sa main, qui n'avait pas cessé de l'aimer, convaincu qu'il ne pouvait espérer d'épouser jamais l'héritière d'une immense fortune, mais qu'il se ferait plus facilement agréer d'une femme pauvre, profita d'une occasion qui s'offrit à lui vers le temps où Charles mourut et s'empara de cette pièce. Le stratagème réussit; il sut gagner le cœur de la femme en témoignant de l'affection à son enfant, et il l'épousa. C'était un garçon travailleur et économe; il passa dans ce pays et fut bientôt dans une jolie situation.

— Et ce garçon, c'est Richard Wells?

— Oui.

— Et Minnie est l'héritière légitime de cette immense fortune?

— Exactement.

— Dites-moi, Simmons, croyez-vous que ce contrat de mariage de sir Charles Wallingford existe encore?

— Je le crois.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Le fait que Richard Wells n'est pas un méchant homme, bien qu'il se soit emparé du document pour s'assurer de la femme... Il est parfaitement homme à l'avoir gardé pour en faire le présent de noces de la jeune fille, en disant au mari d'aller en Angleterre faire valoir ses droits.

— Il y a cent à parier contre un que vous avez raison, dit Lang. Voyons, Simmons, j'aurais presque l'idée de mettre la fille hors du chemin?

— Ce serait le plus sûr.

— C'est très vrai, mais c'est un gros risque à courir, tant que ce damné détective est en vie.

— Nick Carter?

— Oui, parbleu! D'un autre côté, si ce papier est en la possession de Richard Wells, il n'est peut-être pas très difficile à avoir?

— Et une fois que vous l'auriez, vous feriez la nique aux gens!... Si vous voulez que je me charge de la commission?... Vous pouvez être sûr que, si ce contrat de mariage est dans la maison, je vous l'apporterai.

— Ça va bien. Mais êtes-vous certain qu'il existe? Comment savez-vous que Wells l'a volé?

— Ma sœur était la femme de chambre de la jeune femme lorsque son premier mari mourut. Elle vit Richard Wells, qui fréquentait dans la maison, prendre la pièce dans un tiroir du bureau de sa maîtresse et elle le menaça de le dire. Alors Wells lui donna une assez forte somme pour lui fermer la bouche. Voilà comment je le sais.

— Alors la chose ne paraît pas douteuse. Il est probable que cet acte est en ce moment dans les papiers particuliers de Wells, dit Percy Lang.

— Eh bien! faut-il y aller voir?

— Oui; trouvez-le, et je vous assure une vie indépendante.

— Marché fait! s'écria Simmons, les yeux flambant de convoitise. C'est la fortune que vous me promettez, eh? Ce sera la grande affaire de ma vie! Je veux y réussir, et j'y réussirai, quels que soient les obstacles!

— Voilà parler! fit Percy Lang d'un air approbateur. Si cependant vous échouez, il n'y aura plus qu'un parti à prendre. Je ne peux vivre dans l'inquiétude; il faudra que la jeune fille meure!

— Pourquoi ne pas l'épouser?

— Parce qu'elle ne veut pas de moi.

— C'est décisif. Vous n'avez rien de plus à me dire?

— Non; allez!

Et Simmons se retira, laissant Percy Lang arpenter sa chambre de long en large, plongé dans ses réflexions. Il en fut tiré par le clair tintement de la sonnette, à la porte d'entrée. Un moment après, un domestique vint lui présenter une carte. Percy Lang y jeta les yeux et, en lisant le nom qui y était inscrit: — «Italo Mario, D. M.» — fronça les sourcils.

— Que me veut ce vieux fou? murmura-t-il; et il ajouta à haute voix:

«Faites entrer.

Le domestique s'inclina et, presque aussitôt après, introduisit le visiteur.

Le Dr Italo Mario était un homme de haute taille, bien fait, le teint très brun. Il n'avait pas plus de soixante ans et était évidemment bien conservé. L'intelligence brillait sur son visage; mais ce qui frappait du premier coup l'observateur, c'était son front, d'une hauteur et d'une largeur extraordinaires. La puissance cérébrale, chez cet homme, allait de pair avec la force physique.

— Ah! mon cher Docteur, dit Lang avec effusion, je suis heureux de vous voir. Asseyez-vous donc.

— Merci! fit-il en prenant un siège. Vous avez une mine remarquablement heureuse et prospère.

— Je suis l'un et l'autre.

— Depuis que je n'ai plus à vous donner mes soins, j'ai pris à tâche d'étudier un peu votre histoire, reprit flegmatiquement le docteur.

— Ah! vraiment!

— Oui; c'est mon habitude, pour toutes les personnes que je suis appelé à traiter.

— Et dans cette histoire vous n'avez trouvé aucune tare, je suppose, dit Lang d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

Le docteur italien le regarda carrément dans les yeux et dit simplement:

— Croyez-vous cela?

La question parut déconcerter un peu le jeune homme, qui répliqua:

— Bah! je n'ai pas à discuter avec vous les affaires de ma vie privée. Quel est l'objet de votre visite?

— Vous me pardonnerez, répondit le médecin d'un air plein de naturel; mais j'ai à vous parler des affaires de votre vie privée, mon cher Mr. Lang.

— Oh! à votre aise! Qu'avez-vous à m'en dire?

— J'ai à dire qu'il résulte de mon enquête que vous n'êtes pas seulement riche, mais que votre opulence est telle que vous ne pourriez dire ni le montant ni l'étendue de vos biens.

— Et après? demanda Lang un peu vivement.

— Pardonnez-moi, mais vous paraissez sortir de votre calme.

— Ne battez pas les buissons, vieux renard. Qu'est-ce que vous voulez?

— Laissez-moi le dire à ma façon. J'avais toute une fortune, une fortune très considérable à mon point de vue, engagée à l'étranger dans une spéculation qui promettait de me rapporter plus que je ne pourrais dépenser en cent ans... Cet argent, à peu près tout mon avoir, est perdu, englouti dans cette spéculation, qui s'est tournée en désastre.

«Je suis vieux, trop vieux pour refaire ma fortune perdue et, d'ailleurs, peu disposé à m'en donner la peine lorsque je peux la remplacer plus aisément.

«Mr. Percy Lang, comprenez-vous maintenant ce que je veux?

— Oui; vous voulez de l'argent.

— C'est cela; je suis venu vous demander un prêt.

— Un brigand de grands chemins pourrait tout aussi bien demander un prêt aux gens qu'il arrête.

— Ah! que vous êtes grossier et vulgaire!

— Combien voulez-vous?

— Une bagatelle pour vous, qui avez plus d'argent que vous n'en pouvez compter.

— Précisez la somme.

— Cent mille dollars.

— En vérité?...

— C'est une bagatelle.

— Une bagatelle que vous n'aurez jamais de moi.

— Vous changerez d'avis.

— Je n'en changerai pas.

— Oh! je suis sûr du contraire. Supposez que je divulgue le grand secret de votre vie?

— On rirait de vous; on vous regarderait comme un lunatique. Qui ajouterait foi à votre histoire?

— N'importe qui, tout le monde, quand je l'appuierais des preuves que je puis montrer.

— Allons donc!

— Vous chanterez sur un autre air.

— Il ne faut pas vouloir me faire chanter si haut. C'est absurde de demander tant d'argent.

— Sottise! C'est bien plus absurde à un homme riche comme vous l'êtes de se faire tirer l'oreille pour quelque chose d'insignifiant. Je suis sûr que vous valez des millions.

— On me surfait.

— Dites la vérité et avouez que vous commencez à aimer l'argent d'un amour d'avare.

— En tout cas, je ne vous donnerai pas ce que vous me demandez, vous pouvez en prendre votre parti.

— Quand vous y aurez réfléchi un jour ou deux, vous changerez d'avis.

— Jamais. Revenez me voir, Docteur, mais avec des prétentions plus modérées. Voulez-vous boire un verre de vin avec moi?

— Non.

— Pourquoi? Vous êtes amateur de bon vin et

je sais que vous en buvez une ou deux bouteilles par jour.

— C'est très vrai.

— Alors, pourquoi refusez-vous de boire avec moi?

Le docteur se leva et toisa ironiquement le jeune homme.

— Mon cher Monsieur, dit-il, me croyez-vous aussi sot que l'ami Morgan?

Une rougeur presque imperceptible passa sur le visage de Percy Lang.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Le pauvre Morgan non plus ne comprenait pas; sans quoi, il serait encore vivant, répliqua le docteur avec un rire âpre.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous l'avez tué. Allons, n'essayez pas de vous jouer de moi, car je vous suis supérieur. Et maintenant, vous êtes une ingrate canaille, je vous le dis nettement, parce que je ne vous crains pas le moins du monde. Je suis aussi malin que vous, mon ami, et je peux être tout aussi meurtrier si le cœur m'en dit. Je vous donne deux jours pour réfléchir à ma proposition. Si, à l'expiration de ce temps, vous ne m'apportez pas ou ne m'envoyez pas la somme que j'ai dite, je vous démasque.

Et le médecin tourna les talons et sortit.

Percy Lang le regarda descendre l'escalier.

— Il devient dangereux, murmura-t-il, une lueur mauvaise dans l'œil. La somme qu'il demande n'est rien; mais je ne veux pas la lui donner, parce qu'il continuerait à me faire chanter et tirerait de moi des millions... Quarante-huit heures! Eh! c'est tout le temps dont j'ai besoin, Docteur. Je me débarrasserai de vous pour beaucoup moins d'argent qu'il ne m'en coûterait d'acheter votre silence.

Un odieux Forfait.

Il était minuit et demi. Depuis plus d'une heure, toutes les lumières de la maison des Wells étaient éteintes. Ce soir-là, la famille s'était retirée de bonne heure.

Un homme, habillé de vêtements sombres, se tenait dans un coin obscur, de l'autre côté de la rue, comme s'il attendait que les habitants de la maison eussent eu le temps de se mettre au lit et de s'endormir. Ce ne fut que lorsqu'une heure eut sonné à l'église voisine, qu'il se décida à traverser la rue, silencieuse et déserte à ce moment de la nuit.

A pas de loup, il monta les degrés du perron. Les faibles rayons d'un réverbère lointain l'éclairaient assez pour lui permettre de voir le trou de la serrure. Il avait à la main une clef, qu'il essaya avec toutes sortes de précautions. Elle allait, et la porte tourna sans bruit sur ses gonds bien huilés.

Il entra dans le hall obscur, recouvert d'un tapis qui ne rendait aucun son sous la pression du pied, et il referma la porte aussi doucement qu'il l'avait ouverte. Une minute après, une allumette flamba, et presque aussitôt le point lumineux d'une petite lanterne sourde laissa filtrer une lumière discrète, que l'homme promena dans tous les coins du vestibule.

S'étant assuré que tout était tranquille autour de lui, il fixa la lanterne à sa ceinture, se déchaussa prudemment et mit ses souliers dans un coin près de la porte. Après quoi il tira de dessous ses vêtements un couteau long et pointu, d'aspect sinistre, qu'il passa également dans sa ceinture. Enfin il ajusta avec le plus grand soin un masque noir sur son visage, et s'engagea dans l'escalier en marchant sur ses bas.

Arrivé sans le moindre bruit au premier étage, il y trouva trois portes, fermées toutes les trois, mais ayant chacune une imposte vitrée.

Une chaise, qui était sur le palier et sur laquelle il monta, lui permit de regarder à l'intérieur des chambres. Dans l'une, il vit Minnie, endormie profondément. Dans une autre, il y avait une servante, qu'il entendit ronfler. Dans la troisième, Richard Wells et sa femme dormaient de manière à réjouir le cœur d'un voleur.

En descendant de la chaise, il murmurait à part soi:

— Tous endormis!... La bibliothèque doit être directement en dessous, et c'est là que je trouverai le document, dans quelque tiroir secret. Il ne l'a pas dans sa chambre à coucher, je pense, car sa femme pourrait l'y dénicher.

L'homme au masque redescendit donc l'escalier avec les mêmes précautions. La porte de la bibliothèque était fermée à clef; il vint facilement à bout de l'obstacle à l'aide d'un rossignol et pénétra dans la pièce.

Là, pour travailler plus commodément, il enleva son masque et retira de sa ceinture la lanterne sourde, qu'il mit sur une tablette en lui faisant donner toute sa lumière.

Comme il s'y attendait, il y avait un grand bureau, qui devait contenir plus d'un recoin secret. Muni d'un trousseau de petites clefs, l'homme ouvrit les tiroirs apparents les uns après les autres et en bouleversa hâtivement le contenu, sans y trouver ce qu'il cherchait.

— Où diable sont donc les tiroirs secrets? se dit-il à demi-voix en examinant le meuble.

— Qu'est-ce que cela vous fait? demanda une voix venant de la porte.

D'un mouvement rapide, le voleur pivota sur ses talons.

Sur le seuil se tenait le maître de la maison, Richard Wells, un revolver à la main.

Sans dire un mot, l'homme tira son long couteau et se précipita sur Wells.

— Vous ne m'échapperez pas! dit celui-ci en levant son arme.

Mais l'homme avait déjà saisi d'une main le poignet droit de son adversaire, de sorte que la balle alla se perdre dans le plafond, tandis que de l'autre il lui plongeait dans la poitrine sa lame jusqu'au manche.

Richard Wells tomba dans son sang.

Des cris partaient de l'étage au-dessus; on entendait les pas lourds d'un homme qui descendait quatre à quatre des mansardes. Le temps était précieux. Le meurtrier ne le perdit pas à prendre ni sa lampe, ni ses clefs; et, sans s'arrêter à chercher ses chaussures dans le hall, il se jeta dehors en repoussant la porte avec fracas et disparut dans la nuit.

A ce moment, le domestique arrivait au bas de l'escalier, suivi de la femme et de la fille du pauvre gentleman, qui gisait mourant dans la bibliothèque.

Ils virent la lumière et, naturellement, coururent de ce côté. On imagine les cris de douleur et d'effroi que poussèrent Mrs. Wells et Minnie quand elles virent Richard couché dans une mare du sang qui coulait de sa poitrine en emportant sa vie.

Minnie fut la première à recouvrer ses esprits.

— Courez chercher un médecin! dit-elle au domestique, et, s'agenouillant à côté du blessé, elle prit une serviette qui se trouvait à portée de sa main et l'appuya sur la plaie.

Richard Wells ouvrit les yeux et lui sourit.

— C'est inutile, dit-il.

— Oh! papa!...et elle éclata en sanglots.

Elle l'aimait tant! Il était si indulgent et si bon!

— Je suis condamné, reprit-il. Le couteau de l'assassin m'est entré près du cœur, et je sens ma vie qui coule avec mon sang.

Sa femme, folle de douleur, ne pouvait que gémir et se lamenter inconsolablement.

— Je meurs, reprit Richard Wells avec calme, assassiné par un brigand que j'ai surpris fouillant dans les tiroirs de ce bureau. Mes minutes sont comptées et aucun médecin ne peut me sauver... Minnie, avant que je m'en aille, j'ai besoin de dire quelque chose à ta mère. Donne-moi le baiser d'adieu, ma douce et chère enfant, et laisse-nous seuls... Ai-je été un bon père pour toi?

— Le meilleur, le plus cher, dit passionnément la jeune fille au milieu de ses sanglots; elle pressa contre ses lèvres les lèvres du moribond dans un baiser suprême et s'éloigna, presque sans connaissance, soutenue par le domestique. Alors la malheureuse femme, secouée de sa stupeur par la terrible nécessité du moment, s'agenouilla à son tour auprès de Richard Wells et maintint sur la blessure la serviette tachée de sang.

— Il faut que je sois bref, fit le blessé d'une voix qui n'était plus qu'un chuchotement. Te rappelles-tu, chérie, que je t'aimai longtemps avant que tu fusses l'épouse d'un homme riche et noble. Lorsque celui-ci mourut, je pensai que tu allais être une lady puissamment riche, et je résolus de l'empêcher, de te garder pauvre et de t'épouser... Mû par mon amour, j'enlevai de ton secrétaire ton contrat de mariage, et je l'ai tenu caché depuis... Je vous ai aimées, je vous ai chéries toutes deux, toi et ta fille, et maintenant que je meurs, j'implore ton pardon en te révélant ce secret... Le papier est dans ce meuble...ah! j'étouffe!... Il te rétablira dans...adieu!... ah!

Et il se renversa en arrière, en rendant le dernier soupir.

Le Contrat de Mariage perdu.

Dans l'aube grise du matin naissant, Nick Carter fut arraché à son sommeil par un violent coup de sonnette. Il alla ouvrir lui-même et se trouva en présence du domestique de la maison Wells. Brièvement l'homme lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant que sa maîtresse, qui avait entendu parler du

grand détective, l'avait tout de suite envoyé chercher.

Nick Carter se fit répéter le récit deux fois, tellement il était étonné. Lorsqu'il fut sûr d'avoir bien compris, voyant qu'il s'agissait avant tout de trouver l'assassin, il ne se hâta pas de se rendre chez les Wells, où il ne pourrait être d'aucune utilité à un mort; mais il retint le domestique pour l'interroger pendant que ce qu'il avait vu et entendu, important ou non, était encore frais dans son esprit.

— Je ne peux pas vous dire grand'chose, Monsieur, lui répondit l'homme. Je couche au haut de la maison, dans une chambre de derrière, et, ayant un livre qui m'intéressait, je lisais encore une heure environ après que mes maîtres étaient couchés. Tout à coup j'entendis un coup de pistolet en bas, et je descendis aussi vite que je pouvais, pour voir ce que c'était. En même temps, les femmes s'étaient mises à crier et accouraient derrière moi. J'avais dépassé le premier étage et j'arrivais au rez-de-chaussée, quand la porte de la rue se referma en claquant. Nous courûmes à la bibliothèque, qui avait été fermée à clef et qui se trouvait maintenant grande ouverte. Une lanterne sourde brûlait sur une petite étagère. Les tiroirs du grand bureau étaient ouverts et bouleversés. Il y avait sur le tapis un gros trousseau de petites clefs et de rossignols, et non loin de la porte le maître était étendu, mourant. Il nous dit qu'il avait surpris un voleur dans la salle et que l'individu l'avait poignardé et s'était enfui.

— De quel pistolet venait le coup de feu?

— De celui du maître.

— A-t-il blessé quelqu'un?

— La balle a frappé le plafond.

— A-t-on dérangé quelque chose dans la bibliothèque depuis?

— Rien du tout. Les dames ont dit de ne rien toucher avant que vous en donniez l'ordre.

— C'est très sensé. Votre maître mettait-il quelque fois des choses précieuses dans ce bureau?

— Pas à ma connaissance.

— Ce n'est pas l'endroit que les voleurs choisissent d'ordinaire pour y travailler. Il y a là quelque chose de bizarre, se disait Nick Carter, rêveur. A-t-on volé des objets quelconques dans les autres parties de la maison?

— Non, absolument rien.

— C'est très curieux. Il faut que le malfaiteur ait été à la recherche de certains papiers.

Nick Carter prit son chapeau et son pardessus et sortit en compagnie du domestique.

Arrivé à la maison des Wells, il se rendit immédiatement sur le lieu du crime. La bibliothèque offrait toutes les traces de la visite du voleur et de sa terminaison tragique. Il n'y manquait que le cadavre sanglant de la victime. Avant d'entrer, le maître détective s'arrêta sur le seuil et embrassa la salle d'un coup d'œil; mais il n'y remarqua que ce que le domestique lui avait déjà décrit.

Il ramassa le trousseau de clefs et l'examina de très près, sans y trouver aucun indice. Il en fut de même de la lanterne.

Il revint dans le hall, réfléchissant profondément. Dans un coin, entre le portemanteau et la porte, il aperçut une paire de bottines. Il les ramassa et appela le domestique.

— A qui sont ces bottines?

— Je ne sais pas.

— Elles n'étaient pas ici, quand vous avez quitté le vestibule, hier soir?

— Non, Monsieur.

— Vous avez entendu le voleur fermer la porte de devant?

— Oui, Monsieur.

— Avez-vous entendu ses pas?

— Non, Monsieur.

— Alors il marchait sur ses bas, et ces bottines sont à lui.

Il les tourna et les retourna et il se convainquit qu'elles ne lui fourniraient aucun renseignement utile.

Toujours réfléchissant, il revint dans la bibliothèque. Un journal, déplié par terre, attira son attention. Il n'y avait certes rien d'étonnant à voir un journal sur le tapis d'une salle de bibliothèque; mais celui-là avait un aspect particulier qui fit supposer à Nick Carter qu'il pouvait y avoir quelque chose dessous. Il le souleva doucement et vit qu'il ne s'était pas trompé: sous le journal était un masque.

C'était un masque en papier, évidemment fabriqué exprès pour l'occasion. On avait collé plusieurs feuilles de papier écolier les unes sur les autres, qu'on avait ensuite modelées à la main, non sans une certaine habileté, pendant qu'elles étaient encore humides.

Les détectives sont habitués à chercher des indices là où il semble aux profanes qu'on doive en trouver le moins. Nick Carter ne manqua donc pas de faire subir à ce masque un examen minutieux. Le devant, ou l'extérieur, était noirci d'encre et ne lui révéla rien; mais le derrière, ou ce qu'on peut appeler proprement l'intérieur, excita tout de suite sa curiosité. Il put distinguer sur une des feuilles formant les couches intérieures du masque des traces d'écriture. Il s'efforça de les déchiffrer en dirigeant dessus les rayons concentrés de la lanterne. Les caractères devinrent plus visibles.

«J. Edward Simmons, Esq.
«Joseph Edward Simmons, Esq.
«Percy Lang, Esq.
«Mordaunt Clare, Esq.
«Sir J. Edward Simmons.»

Voilà ce que vit Nick Carter, qui murmura tout d'abord:

— C'est une ineptie; ça n'a aucun sens!

Mais aussitôt il se reprit.

— Réfléchissons, pourtant! se dit-il. Il y a tout de même un sens à tirer de cette liste de noms. Elle signifie très certainement que ce masque a été fait et probablement porté soit par Simmons, soit par Lang, soit par Clare...Lequel des trois?...Simmons, très vraisemblablement, car son nom est griffonné trois fois, tandis que ceux de Lang et de Clare ne paraissent qu'une seule fois...Clare et Lang, je sais qui c'est; mais Simmons? Je n'en ai aucune idée.

«Voyons, procédons méthodiquement, d'après les règles de la logique.

«Ce masque n'a pas été acheté dans le commerce; il a été fabriqué par quelqu'un pour son usage personnel.

«Sur une des feuilles de papier qui le composent, quelqu'un, peut-être celui qui l'a fait, — et très probablement Simmons, — a écrit son nom d'une façon tout à fait ostensible, comme un homme qui compte bien devenir un personnage d'importance...

Nick Carter en était là de ses déductions, lorsqu'il fut interrompu par la veuve venue pour lui raconter la scène si touchante qui avait eu lieu entre elle et son mari mourant.

Il est superflu de dire que le maître détective fut profondément étonné de voir l'affaire Wallingford se rattacher si étroitement à l'assassinat de Mr. Wells. Il songeait:

— Se pourrait-il que ce Simmons, quel qu'il soit, eût été soudoyé ou par Clare, ou par Lang, pour dérober le contrat de mariage?...Ma foi, ça me paraît une hypothèse parfaitement admissible. Ils offraient, sans doute, une petite fortune pour ce bout de papier. Mais où est-il?

A ce moment, Mrs. Wells lui dit:

— Si vous le voulez, nous allons chercher tout de suite le contrat de mariage. Je n'ai rien voulu toucher dans cette pièce avant votre venue.

Ils se mirent à l'œuvre ensemble et fouillèrent consciencieusement le bureau.

Au bout d'une demi-heure de recherches, le maître détective, qui avait son idée, remarqua sur un des panneaux du meuble un groupe de fleurs sculptées qui différait complètement du reste de l'ornementation. Il étudia quelques instants ces fleurs, puis il pressa successivement le centre de plusieurs d'entre elles. Soudain, comme s'il avait appuyé sur un ressort caché, une petite porte s'ouvrit. Dans la niche ainsi mise à découvert se trouvait un papier proprement plié, un peu jauni par l'âge.

La veuve l'avait à peine vu qu'elle s'écria:

— Le voilà! et elle tomba presque en faiblesse.

Nick Carter ouvrit le document et reconnut que c'était, en effet, le contrat de mariage.

— Ceci établit le droit de votre fille Minnie à une grande fortune, dit-il d'un ton plus solennel que d'habitude. Maintenant, comptez sur moi pour livrer à la justice l'assassin de votre mari. Je suis sur sa trace et il ne saurait m'échapper.

La première chose que fit Nick Carter, en quittant la maison des Wells, fut d'aller dire à Stark ce qui venait d'arriver. L'agent secret en fut grandement ému.

— Tout cela est vrai, dit-il. Je l'avais déjà entendu raconter. Cette jeune Minnie est la fille de sir Charles Wallingford, qui s'était marié au-dessous de son rang, et elle est la légitime héritière de la grande fortune pour la possession de laquelle Mordaunt Clare s'est rendu criminel. Quand sir Charles mourut, sa veuve, la jolie paysanne qu'il avait épousée en secret, ne put produire son contract de mariage ni prouver d'aucune façon légale qu'elle était sa femme. Tout le monde, d'ailleurs, était persuadé de la vérité de ce qu'elle disait, excepté l'autre héritier. Naturellement, il recueillit toute la succession, et la veuve n'eut, pour toute consolation et toutes ressources, que son petit enfant à bercer. Sir Guy était cependant disposé à se montrer bon pour elle; mais elle refusa fièrement ses offres, et une année plus tard elle était mariée à ce Richard Wells, qui avait jadis recherché sa main.

— L'histoire est intéressante, et maintenant tout s'explique, dit Nick en guise de commentaire. Mais il faut agir promptement. Si l'individu qui a tué les trois Wallingford apprend cela, et s'il connaît Minnie Wells, la vie de cette enfant est en danger.

— Ce n'est que trop vrai; il n'hésiterait pas à la tuer, la sachant en possession d'une pièce qui suffirait à lui enlever cette fortune.

Cette pensée inquiétait le détective plus que tout le reste.

— Nous pouvons espérer, dit-il enfin, que Clare ignore l'existence de la jeune fille, ou, du moins, sa présence ici.

— Vous oubliez qu'il y a certainement des relations entre Clare et Percy Lang, et que Lang connaît la jeune fille, fit remarquer Stark.

— Vous avez raison, s'écria Nick. Je me mets à l'œuvre immédiatement.

Il n'était pas encore neuf heures du matin lorsqu'un violent coup de sonnette à la porte du sous-sol de la maison occupé par Percy Lang fit accourir un souillon ébouriffé.

Le visiteur était un homme malpropre d'aspect, les mains et la figure sales, portant sur son épaule un sac plein d'outils. Il avait à la main un de ces petits fourneaux au charbon de bois dont se servent les plombiers.

— Eh bien? dit la servante.

— On m'envoie arranger des conduits dans la maison. L'ordre a été donné au magasin.

— Nous avons donc éclaté?

— Peut-être pas vous, mais les conduits, sans doute.

— Bonté divine, comme il a de l'esprit!

— Je sais mieux raccommoder un tuyau que je ne sais parler à une impertinente pimbêche.

— Oh! vraiment!...Je croirais plutôt que vous ne savez rien faire de bien, dit aigrement la fille, qui le fit entrer et se retira dans son arrière-cuisine avec de grands airs d'indignation et en lui en faisant claquer la porte au nez.

— Bon! dit le plombier en riant; me voilà débarrassé de la fille, et j'en suis diantrement content, car rien n'est plus agaçant que d'avoir les yeux curieux de ces friponnes à vous espionner pendant qu'on travaille.

Dans cet aparté, fait par l'ouvrier plombier d'une voix qu'il ne cherchait évidemment pas à déguiser, on aurait pu reconnaître le timbre et l'accent du grand détective Nick Carter.

Son sac d'outils sur l'épaule et son fourneau à la main, le faux ouvrier se mit à monter lentement l'escalier. L'épaisse couche de crasse et de noir de fumée dont il s'était barbouillé le visage le déguisait suffisamment pour lui inspirer toute sécurité, même s'il venait à rencontrer Percy Lang. Il monta ainsi nonchalamment jusqu'au second étage. Il pensait que les salons ne lui donneraient rien d'intéressant, mais que les chambres à coucher lui fourniraient probablement de quoi le payer de sa peine.

Celle dans laquelle il entra d'abord, après s'être assuré qu'il n'y avait personne et que le palier était désert, était meublée avec un luxe tel qu'il ne douta pas que ce ne fût la chambre de Percy Lang.

— Je ne crois pas que l'assassin soit Percy, se disait-il. Ce n'est pas dans sa manière ni dans celle de Clare; il n'est donc pas probable que je trouve là aucun éclaircissement touchant la mort de Richard Wells; mais qui sait ce que je peux y trouver, en dehors de cela?

Le fait est qu'après avoir regardé partout, fouillé toutes les boîtes et tous les tiroirs, il n'avait rien découvert d'intéressant pour lui, et il pensait à s'en aller lorsque, au fond d'un grand tiroir de commode, son regard tomba sur un vieux volume, portant les marques d'un usage fréquent.

Ce tiroir était une place assez étrange pour un livre; aussi Nick Carter s'empara-t-il du bouquin, poussé par la curiosité plus que par autre chose. Il l'ouvrit machinalement à un endroit où la feuille était cornée et dont plusieurs passages étaient fortement marqués avec l'ongle et au crayon.

En lisant ces passages, un flot de sang monta au visage du détective et un éclair de triomphe illumina ses yeux énergiques. Lorsqu'il eut fini, il fourra le volume dans sa poche avec un petit rire de satisfaction.

— Enfin, enfin, murmura-t-il, je sais maintenant comment ces pauvres gens ont été tués sans marque.

Une Canaille au pied du mur.

La chambre à coucher où Nick Carter pénétra ensuite, sur le même palier, était meublée plus simplement, mais contenait, en outre des meubles ordinaires, un bureau à écrire, dont les tiroirs n'étaient pas fermés à clef.

Le maître détective y regarda soigneusement et trouva dans l'un d'eux quelques bouts de papier sur lesquels le même nom était écrit plusieurs fois de différentes manières:

«J. Edward Simmons, Esq.

«J. E. Simmons, Esq.

«Joseph Edward Simmons, Esq.»

Un sourire se joua sur les traits fins du détective.

— Le même nom que sur le papier du masque, murmura-t-il. Evidemment ce Simmons avait devant lui la perspective d'une fortune, et il se complaisait à écrire son nom sous des formes variées, pour les comparer et adopter la plus distinguée quand il serait devenu un personnage...Je regrette vraiment de devoir lui enlever ses illusions!... Voyons un peu ses chaussures, maintenant!

Il trouva une paire de bottines et une paire de souliers. Il les mesura avec une des bottines laissées

chez les Wells, qu'il avait apportée parmi ses outils. Elles étaient exactement de la même pointure.

— Voilà qui est bon! fit-il, certain désormais d'être sur la vraie piste.

Il entendit marcher dans le hall de l'étage où il était. Aussitôt il alla au lavabo de marbre qui occupait un coin de la chambre à coucher.

Une servante entr'ouvrit la porte et avança la tête.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle avec une nuance de soupçon.

— Je raccommode des tuyaux.

— Je ne savais pas qu'ils avaient besoin d'être raccommodés.

— Oui, mais Mr. Simmons le savait.

— Mr. Simmons?...Est-ce lui qui a donné l'ordre?

— Oui. Mais ce n'est pas lui le maître de la maison, n'est-ce pas? demanda Nick en vrai bavard, tout en faisant semblant d'examiner les robinets.

— Oh! non, ce n'est pas le maître, répondit la fille, toujours prête à faire un bout de causette. Le maître s'appelle Lang; c'est un jeune homme.

— Est-ce que vous trouvez que Mr. Simmons soit si vieux que ça?

— Oh! il a cinquante ans comme un jour!

— Eh bien, qu'il soit vieux ou non, reprit Nick Carter avec un clignement d'œil très significatif, il a conservé assez de jeunesse et de gaieté pour courir la ville à des heures indues.

— Oh! Dieu non! vous vous trompez joliment! s'écria la servante. Il a l'habitude de rentrer de très bonne heure.

— Voulez-vous me faire croire qu'il est rentré de bonne heure la nuit dernière? demanda-t-il comme en plaisantant, et sans que la fille pût se douter de l'importance qu'il attachait à sa réponse.

— Par exemple! comment pouvez-vous savoir qu'il est resté dehors tard, la nuit dernière?

— J'étais dehors moi aussi et je l'ai rencontré par hasard.

— Eh bien, oui, il est rentré tard, ou de bon matin, comme vous voudrez. Je crois qu'il était deux heures. Mais c'est très rare pour lui.

— Quelle est sa situation ici?

— Il paraît être un vieil ami de Mr. Lang et s'occupe de faire marcher la maison pour lui.

— C'est ce que je pensais. Savez-vous s'il n'est pas sorti?

— Je crois qu'il est dans la maison.

— Je voudrais bien que vous me l'envoyiez ici. Je ne comprends pas trop ce qu'il veut que je fasse.

— Tout de suite, dit la servante, qui s'éloigna, le balai à la main.

Nick souriait.

— C'est Simmons qui a fait le coup, se dit-il, très satisfait du résultat de sa matinée. Ah, ah! j'aurai bientôt tressé un solide filet autour de ces coquins.

Il repoussa son sac d'outils dans un coin et se posta à côté de la porte close.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Un pas lourd et précipité se fit entendre dans l'escalier, tandis qu'une voix disait:

— Qui est-ce qui a envoyé un plombier ici, je voudrais bien le savoir? Je n'ai rien commandé.

Simmons — car c'était lui — ouvrit la porte et entra en coup de vent. A peine fut-il dans la chambre que Nick Carter referma la porte et s'adossa contre elle.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce....

Simmons s'arrêta au milieu de sa phrase. Il venait d'apercevoir le plombier, le dos appuyé à la porte.

Il y a, dans l'œil d'un bon détective, quelque chose qui ne manque jamais d'emplir de terreur l'âme d'un vieux criminel. C'est un phénomène comparable à l'influence du dompteur sur les bêtes sauvages. L'œil de Simmons rencontra l'œil clair et dominateur de Nick Carter, et le malfaiteur resta muet comme une statue devant le maître détective.

Il ne remarqua ni les vêtements sales, ni le visage souillé de poussière et de suie. Il ne voyait que ses yeux profonds et puissants, et il frissonnait.

Nick Carter, les lèvres plissées par un sourire sarcastique, prit la parole.

— Bonjour, Monsieur, dit-il. Comment dois-je m'adresser à vous? Préférez-vous être appelé J. Edward Simmons, Esq., ou Joseph Edward Simmons, Esq.? Peut-être votre goût penche-t-il pour l'appellation plus simple de J. E. Simmons, Esq.; à moins, pourtant, que vos oreilles ne soient plus agréablement chatouillées par ce titre harmonieux: Sir J. Edward Simmons? Voilà vraiment qui sonne bien et qui est grand genre. Ayant beaucoup d'argent, qu'on vous a versé, — disons pour commettre un crime, — vous devriez acheter ce titre et réaliser votre rêve.

L'homme continuait à le regarder avec stupeur, écoutant, abasourdi, les mots qui tombaient de ses lèvres.

— Qui êtes-vous? finit-il par dire, retrouvant brusquement la parole.

— Un plombier.

— Que voulez-vous?

— Un tuyau assez large pour y faire couler tout le sang de Richard Wells.

Simmons fit un pas en arrière et devint livide.

— Vous êtes un détective, s'écria-t-il.

— Et vous êtes mon prisonnier.

— Jamais!

Et, dans un mouvement de désespoir auquel Nick Carter ne s'attendait pas, le coquin tira un pistolet et fit feu sur le détective.

Heureusement Nick Carter était toujours sur ses gardes. Au moment où le canon du pistolet fut braqué sur lui, il se baissa jusqu'au plancher. La balle passa au-dessus de lui sans lui faire de mal et s'encastra dans la porte. Le bruit de la détonation vibrait encore, que le détective bondit comme un tigre sur Simmons, lui arracha le pistolet des doigts et l'étourdit d'un violent coup de crosse entre les yeux, qui l'aplatit à terre comme une galette. Il repoussa du pied jusque sous le lit le corps, momentanément inanimé, de Simmons, et, l'ayant ainsi caché aux regards indiscrets, il se tourna vers la porte, le pistolet toujours à la main.

Le coup de feu avait été entendu, sans doute, et on allait venir s'enquérir de ce qui se passait.

En effet, deux domestiques, un homme et une fille, arrivèrent effarés et crièrent ensemble:

— Qui a tiré?

— Personne, répondit Nick Carter tranquillement. J'ai trouvé ce pistolet sous le lavabo, et je le regardais quand il est parti.

En disant cela, il déposa l'arme sur une petite table, et les domestiques, satisfaits qu'il n'y eût pas de malheur, se contentèrent de l'explication et s'en allèrent. Nick Carter mit le pistolet dans sa poche et tira Simmons de dessous le lit.

Le coquin rouvrait les yeux. Le sentiment du danger qu'il courait lui revint en même temps que la connaissance et, se relevant, il saisit à bras-le-corps Nick Carter, qu'il s'efforça de terrasser.

Après avoir joué avec lui quelques instants, Nick Carter, écartant violemment les mains du misérable, le maintint à longueur de bras et le secoua tellement que ses dents claquaient. Au bout de deux ou trois minutes de cet exercice, il le lâcha et, de sa main ouverte, lui donna une tape qui l'envoya tomber de l'autre côté de la chambre, exactement comme un ours aurait pu le faire avec sa patte.

— Résistez-moi donc encore, voulez-vous? gronda le détective, qui s'était échauffé. Essayez de me tuer, voleur et assassin que vous êtes!... Faites un seul mouvement et je vous cogne contre le mur, jusqu'à ce que votre peau ne soit plus qu'un sac d'os cassés!

Simmons était maté.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il piteusement.

— C'est d'abord vous que je veux, et aussi bien je vous ai. Ensuite, je veux quelques renseignements, et vous m'obligerez en me les fournissant.

— Qui êtes-vous? demanda encore Simmons. Votre voix m'est familière, mais je ne peux reconnaître vos traits.

— Pour moi, dit Nick Carter en guise de réponse, ni votre costume, ni votre nom, ni votre langage plus châtié ne me sont familiers, je dois le dire; mais votre figure m'est aussi bien connue qu'il y a dix ans, lorsque je vous cueillis au sortir du bateau et que je vous renvoyai en Angleterre pour y être jugé.

— Nick Carter!

— Exactement; et vous, vous êtes Brummagem Bill, le faussaire anglais. On aime à retrouver ses vieilles connaissances.

— De quoi m'accuse-t-on?

— Oh! vous le savez. Ignorez-vous que Richard Wells est mort du coup de couteau que vous lui avez donné?

— Et vous m'arrêtez sous cette inculpation, Mr. Carter?

— Oui.

L'homme renversa sa tête en arrière et se mit à rire bruyamment.

— Je voudrais bien rire, moi aussi, dit le détective. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle?

— Eh! cette idée, que j'ai fait tout ce tapage pour rien!

— Ah! alors vous trouvez que ce n'est rien, vous?

— Certes! Je ne connais même pas l'homme que vous venez de nommer. Il y a des choses pour lesquelles je pourrais être arrêté...mais pas pour ça!

— Ainsi vous croyez que j'aurais de la peine à vous charger juridiquement de ce crime?

— Considérant que je ne l'ai pas commis, j'ose dire que vous en auriez un peu.

— Allons! c'est une grosse méprise de ma part, sûrement! Mais peut-être connaissez-vous la personne qui a fait un masque avec des feuilles de papier écolier sur lesquelles vous aviez écrit votre nom avec pompe et majesté; peut-être connaissez-vous la personne qui s'est servie d'une paire de bottines à vous, la nuit dernière; peut-être connaissez-vous la personne qui a laissé le masque dans la bibliothèque, chez Richard Wells, et les bottines dans un coin du hall, et qui s'est enfuie sur ses bas? Et, tenez! vous pourrez peut-être aussi me dire qui portait vos bas, j'entends la paire qui est dans ce placard-là, et qui est complètement recouverte d'une couche encore mal sèche de la boue et des ordures de la rue?

Chacune de ces accusations, si nettes et si précises, frappait le scélérat comme un marteau l'enclume. Elles mirent en miettes l'insolence et l'indifférence affectée de Simmons. Le rire mourut sur ses lèvres, et il commença à comprendre quelle forte chaîne avait forgée l'intelligent détective avec toutes les circontances qui accompagnaient le fait principal.

— Naturellement, je suis bien aise de savoir que je me trompais, continua Nick Carter avec le même ton de sarcasme; et je suis sûr que vous n'hésiterez pas à me faire savoir le nom de la personne qui a fait tout cela et qui vous a mis dans la peine.

Et, changeant brusquement de ton et de manières:

— Allons, chien! tendez les mains! Si vous résistez, je vous mets le crâne en bouillie.

Un instant, le malfaiteur parut avoir une velléité de lutter pour sa liberté, mais la lueur menaçante qu'il vit dans les yeux du détective lui enleva toute envie de recevoir une nouvelle leçon, et il tendit avec soumission ses mains.

Nick agrafa les bracelets d'acier aux poignets de Simmons.

— Voilà qui règle votre affaire pour l'instant, dit-il. Maintenant je tiens à vous montrer jusqu'à quel point je suis au courant de votre crime. Je vais vous dire pourquoi vous faisiez cette visite dans la bibliothèque de Richard Wells. Vous y cherchiez un contrat de mariage.

— Comment diable savez-vous cela? s'écria le criminel, dont la surprise était si grande qu'il ne put retenir cette question.

— Vous admettez nettement votre culpabilité, fit observer le détective en souriant, tandis que le coquin se mordait les lèvres de dépit et de rage.

«D'ailleurs, ça ne fait rien, reprit Nick Carter. Je vous tiens bien, et il faudra toujours aller jusqu'au bout. Cependant, vous pouvez vous faire de moi un ami ou un ennemi, à votre choix.

L'homme le regarda d'un air interrogateur. Nick Carter reprit:

— Qui vous a envoyé faire cette besogne? Est-ce le maître de cette maison, ou son ami, Mordaunt Clare?

— C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre.

— Oh! je vois, s'écria Nick. Comme tous les ruffians soudoyés par cet homme, vous avez peur d'être assassiné «sans marque»?

Simmons resta muet, et Nick Carter pensa qu'il était absolument inutile de chercher à lui faire surmonter cette terreur.

— Répondez à une autre question, dit-il, et je saurai le reconnaître d'une façon ou de l'autre. Dites-moi l'adresse du Dr. Mario.

— Je ne peux pas vous répondre.

Nick Carter regarda le coquin en face et vit qu'il était loin d'être abattu.

— Ah, ah! citoyen, dit-il, vous avez dans l'idée que vous vous échapperez, avec de l'argent, probablement. Mais ne vous faites pas d'illusions. Ce n'est qu'en mourant dans votre cellule que vous pourrez échapper au bourreau. De même que je vous ai pourchassé, je pourchasserai votre maître et je le livrerai à la justice.

Nick alla prendre dans le tiroir ouvert du bureau les feuilles de papier sur lesquelles Simmons, avec des visions de richesses et de grandeur devant les yeux, avait écrit et écrit vaniteusement son nom; et il mit ces pièces à conviction dans sa poche. Il ramassa de même la bottine qu'il avait apportée.

— En outre de ces brimborions, dit-il à son prisonnier, je possède le masque que vous avez laissé dans la bibliothèque. De plus, il vous faudra, de toute nécessité, expliquer au juge et aux jurés, avec preuves à l'appui, où et à quoi vous avez passé votre temps jusqu'à deux heures du matin.

— Vous ne me pendrez jamais! s'écria l'homme d'un ton de bravade.

— Alors, c'est que vous vous pendrez vous-même, ou que vous vous ferez tuer par Lang selon ses mystérieux procédés, repartit le détective, impatienté. Levez-vous. Rappelez-vous que je suis un officier de police et que vous êtes mon prisonnier. Si vous essayez de vous échapper, je vous casse la tête ou vous loge une balle dans le corps. Marchez à côté de moi.

Ils sortirent de la chambre côte à côte.

Il n'y avait personne dans les vestibules et dans l'escalier, et leur sortie de la maison de Percy Lang passa inaperçue. Deux pâtés de maisons plus loin, il héla un fiacre, dans lequel il monta avec son prisonnier et se fit conduire à l'hôtel de Stark. Il trouvèrent l'agent secret en train de fumer un cigare après déjeuner. Nick Carter mit son prisonnier dans un coin et fit part brièvement à Stark de ce qui s'était passé depuis leur dernier entretien. Il n'omit qu'une chose: il ne parla pas du vieux volume qu'il avait trouvé et dont certains passages lui avaient arraché ce cri: — Je sais maintenant comment ces pauvres gens ont été tués sans marque.

Stark l'écouta avec un grand intérêt, mêlé d'une vive surexcitation.

— Les coquins! dit-il d'une voix basse et ardente. Ils agissent rapidement et ne se laissent ar-

rêter par rien. Je peux facilement m'imaginer que Mordaunt Clare, ligué avec Percy Lang, avait combiné un ingénieux complot pour faire épouser Minnie Wells par son ami et mettre ainsi définitivement la main sur l'immense fortune dont elle est la légitime héritière. Il est à présumer que Clare est déjà marié, ce qui le forçait à faire entrer son ami dans le complot. Mais la jeune fille, en renversant leurs projets, les a réduits à l'expédient de voler le contrat de mariage.

— L'idée que vous vous formez des choses est juste, sans doute, dit le détective; et, puisque le succès semble vouloir couronner chacun de nos efforts, je me sens disposé à ne pas perdre une minute. C'est, je crois, le moment d'aboutir.

— J'en tombe d'accord. Au fond, je crains que nos oiseaux ne prennent sérieusement l'alarme en voyant notre chance et leur guignon persistant.

— Et qu'ils ne s'envolent?

— Justement.

— J'ai un peu les mêmes appréhensions. C'est pourquoi je me propose de les forcer l'un et l'autre dans leurs retranchements en m'abouchant avec le docteur italien. Avant tout, il faut que je sache où le trouver.

Il s'approcha du prisonnier, accompagné de Stark.

— Simmons, dit-il, avez-vous un grand amour de la vie?

Le coquin le regarda un moment d'un œil plein de méfiance et finit par dire:

— Oui.

— Vous avez évidemment l'idée que vous vous tirerez de cette affaire?

— J'en ai un peu l'idée, en effet, admit Simmons.

— Je le pensais bien. Tant que vous vivez, la vie vous est une jouissance, n'est-ce pas?

— Oui, ma foi!

— Aimeriez-vous à avoir cette jouissance une heure de plus au moins?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je suis à la recherche d'un renseignement et que si je ne l'obtiens pas, je vais vous tuer, vous étrangler sur place et sur l'heure, ou arracher violemment ce renseignement de vos lèvres!

Simmons était d'une pâleur mortelle.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir? dit-il.

— Je veux savoir l'adresse du docteur italien.

— Je ne la connais pas.

Il avait à peine prononcé ces mots que le maître détective avait refermé sur la gorge de Simmons ces mains terribles que les voleurs connaissaient sous le nom des «tenailles» de Nick Carter.

De blême le visage de Simmons devint noir. L'homme se débattait convulsivement.

Quand Nick Carter crut le moment psychologique venu, il le lâcha.

— Eh bien, canaille, répondrez-vous?

Simmons ouvrait spasmodiquement la bouche pour reprendre haleine.

— Grand Dieu! fit-il; éloignez ces doigts de mon cou!

— Alors, parlez! Quelle est l'adresse du docteur italien?

— Je ne...attendez!

Nick Carter faisait déjà le geste de le reprendre à la gorge.

— Ne me tuez pas pour rien, implora le prisonnier. Je connais le Dr Mario et je l'ai vu encore à la maison hier; mais serait-ce pour sauver ma vie, je ne pourrais pas vous dire où il demeure.

Nick vit que l'homme disait la vérité.

— Pourquoi est-il venu chez Percy Lang? demanda-t-il.

— Il voulait de l'argent.

— Ah!... Bon cela! Et en a-t-il eu?

— Non.

— Pourquoi?

— J'imagine qu'il en voulait trop.

— C'est encore bon! fit Nick Carter, tandis que Stark souriait d'un air satisfait. Combien demandait-il?

— Je ne sais pas.

— Prenez garde!

— Malédiction! Eloignez ces doigts de ma gorge!... Supposez-vous que je vais vous mentir désormais?... Je ne sais pas combien le docteur voulait, parce que je n'ai pas écouté cette partie de la conversation.

— Etaient-ils en colère quand ils se sont séparés?

— Oui.

— Quelle est nature du service que le Dr Mario a rendu à Percy Lang?

— Je ne sais pas.

— Très bien. Je ne vous ennuierai plus d'autres questions, dit le détective prenant une décision soudaine.

Il tira une clef de sa poche et ouvrit les menottes de Simmons; puis il le fit asseoir à une table et mit devant lui du papier, une plume et de l'encre.

— Prenez la plume, dit-il, et écrivez un billet à Percy Lang, pour lui dire qu'il s'évitera de l'ennui en allant chez le docteur italien sur-le-champ. Ecrivez naturellement, et n'introduisez aucun mot ni aucun signe qui puisse éveiller ses soupçons, ou vous aurez

encore mes doigts en collier au cou, Mr. Brummagem Bill.

Bien à contre-cœur, le prisonnier écrivit le billet que Nick Carter désirait. Celui-ci le lut et l'éplucha avec le plus grand soin, soupçonnant un sens caché sous chaque expression. Cependant il était conçu en termes si simples et exprimant si brièvement et si clairement ce que le détective voulait lui faire dire à Percy Lang, qu'il se déclara satisfait.

— Vous en avez fini avec moi? demanda Simmons.

— Pour un moment, répondit Nick Carter qui remit avec dextérité les menottes aux poignets du malfaiteur.

«Je laisse ce gaillard à votre garde jusqu'à mon retour, ajouta-t-il en s'adressant à Stark. Surveillez-le bien.

— Comptez sur moi pour cela, dit Stark tout haut; puis il chuchota à l'oreille du détective:

«Vous allez découvrir le gîte du docteur italien?

— Oui.

— Payez-lui le prix qu'il demandera.

— C'est ce que je veux faire.

— Bon succès!

En sortant de l'hôtel de Stark, il alla au plus proche bureau télégraphique et y choisit un boy qui avait l'air particulièrement intelligent et déluré. Il loua au bureau ses services pour une heure et l'emmena avec lui. Après lui avoir donné quelque argent pour lui, il lui mit dans la main la lettre adressée à Percy Lang en lui disant:

— Vous allez remettre cette lettre à l'adresse que vous voyez dessus. Vous sonnerez, vous ferez signer votre carnet de dépêches régulièrement, et si on vous demande d'où vient la lettre ou quoi que ce soit à ce sujet, vous direz qu'elle est venue au bureau et qu'on vous a envoyé la porter. Croyez-vous que vous pouvez vous acquitter exactement de cette mission?

— Ce serait malheureux si je ne pouvais pas, tout de même!

— Alors, allez!

Et le détective murmura à part soi:

— Je vais bientôt me trouver en face de ce docteur italien. Je lui offrirai une fortune. Quels étranges secrets me révélera-t-il en échange?

Stupéfiante Révélation.

Le Dr Italo Mario demeurait dans un des vieilles maisons, qu'on voit encore en grand nombre dans Bond Street, où les vestibules sont aussi grands que les salons des maisons modernes. Aucun signe extérieur n'annonçait la présence d'un médecin dans l'immeuble; de quoi on pouvait conclure que le Dr Mario ne recherchait pas la clientèle ordinaire.

Le docteur, en robe de chambre lâche, avec un bonnet grec sur la tête, était assis dans son salon de derrière, pièce maigrement meublée et assez obscure; et il fumait un très gros cigare.

Un brusque coup de sonnette le fit se dresser sur ses pieds. Le docteur, en effet, n'avait pas de domestique et répondait lui-même à la porte.

C'était Percy Lang.

— Entrez, dit le docteur, qui tint la porte ouverte jusqu'à ce que Lang eût fait quelques pas dans le vestibule. Il ferma alors la porte, et, comme s'il avait craint d'être poignardé dans le dos, il pria Lang d'aller au salon de derrière, où il le suivit en le surveillant d'un œil vigilant.

Lang pénétra donc dans le salon le premier et se jeta sur un siège.

— Eh bien? dit le Dr Mario.

— Je suis venu voir jusqu'à quel point vous êtes raisonnable aujourd'hui.

— Je suis toujours raisonnable.

— Bah! vous m'avez paru tout à fait fou hier.

— Alors aujourd'hui vous me jugerez certainement dément sans espoir.

— Ah! et pourquoi?

— Parce que je veux plus d'argent que je n'en demandais hier.

— Quelles sont vos exigences maintenant?

— Je n'exige rien; je demande un prêt.

— Ne coupez pas les cheveux en quatre, repartit Lang, qui fronçait les sourcils d'impatience. Le chiffre?

— Je désire maintenant emprunter une somme de cent cinquante mille dollars.

— Voyez-vous ça?...

— Parfaitement.

Les deux hommes se regardaient fixement d'un air rien moins que tendre.

— Et si je refuse?...demanda Lang, la voix un peu rauque.

— J'attendrai un jour.

— Et alors?

— Je demanderai cinquante autres mille dollars,

de plus. Le lendemain, si l'argent n'est pas versé, je rendrai publics les faits qui vous concernent.

Un instant, le jeune homme parut sur le point de sauter à la gorge du vieux docteur pour l'étrangler. Il parvint cependant à dominer sa colère, et, se contraignant à un sourire hypocrite:

— C'est bien, dit-il. J'y réfléchirai, et je vous donnerai ma réponse définitive demain.

— A quelle heure?

— A midi.

— Fort bien.

— Bonjour, Docteur.

— Bonjour, Mr. Percy Lang.

— Je n'aime pas son air, murmura le docteur en hochant la tête, après le départ du jeune homme. Je suis sûr qu'il m'aurait attaqué tout à l'heure s'il s'était cru le plus fort.

Son soliloque fut interrompu par un nouveau coup de sonnette.

— Il aurait assez de toupet pour me poignarder au moment où je vais ouvrir la porte, murmura le Dr Mario, et il se munit d'une grosse canne de promenade qui pouvait servir de massue.

Il fut content de voir que ce n'était pas Lang qui revenait. Il se trouva en face d'un homme correctement, mais simplement vêtu, dont la physionomie était douce et paisible et qui lui dit en le regardant:

— Le Dr Mario, je crois?

— Oui.

— Je voudrais vous parler pour une affaire de grande importance.

— Entrez!

— Je vous remercie.

Le Dr Mario escorta l'inconnu jusqu'à son salon de derrière, surveillant tous ses mouvements, dans la pensée que ce pouvait être un assassin envoyé par Percy Lang.

C'était, comme nos lecteurs le supposent, le maître détective Nick Carter.

— Asseyez-vous, fit le docteur. Vous avez, dites-vous, à m'entretenir d'une affaire?...Je suis tout oreilles, ajouta-t-il en tirant d'épaisses bouffées de son gros cigare.

— Cette affaire concerne deux individus. L'un se nomme Mordaunt Clare.

— Ah! fit le docteur.

— L'autre est connu sous le nom de Percy Lang, et il vient de quitter cette maison.

Le docteur le regarda d'un œil pénétrant et rusé.

— Continuez, dit-il.

— Vous avez rendu de très grands services à ces deux hommes, et un mot de vous pourrait faire le plus grand tort à l'un des deux, — à tous les deux, peut-être...Hier, vous êtes allé chez Percy Lang. Vous avez demandé la forte somme pour prix de votre silence, ou, si vous ne l'avez pas fait sous cette forme et de but en blanc, votre interlocuteur comprenait parfaitement que c'était cela que vous vouliez. Il n'a pas consenti à vous verser cette somme, et vous vous êtes séparés après un échange de paroles violentes et amères.

«Aujourd'hui, c'est lui qui est venu vous voir; mais il ne s'est pas plié à vos exigences. Il m'a croisé dans la rue, et je l'ai distinctement entendu jurer qu'il vous ferait assassiner d'ici à demain soir.

— Ah! la canaille! fit le docteur.

Il ajouta:

— Qui êtes-vous?

— Johnson est un nom tout aussi bon qu'un autre, surtout quand on porte des cartes de visite de cette espèce, répondit Nick Carter en tirant de sa poche un billet de banque de mille dollars et en le tendant au médecin, qui le saisit avec une irrépressible avidité.

— Oui, oui, le nom est excellent, et la carte n'est pas moins bonne, dit le vieil Italien, avec un rire bas et saccadé qui ressemblait au gloussement d'une poule.

— Très bien, donc. J'agis pour un riche client. Ce client m'a donné mission de vous demander: Connaissez-vous quelqu'un du nom de Mordaunt Clare?

— Oui.

— Parfait. Savez-vous où le trouver?

— Je ne crois pas qu'il me serait difficile de le trouver.

— Voilà qui va bien. Maintenant, Docteur, j'ai besoin d'avoir une conversation franche avec vous. Comme je vous l'ai dit, je suis l'agent d'une personne très riche et j'ai le moyen de vous payer libéralement, très libéralement même, le renseignement dont j'ai besoin. Voilà un des côtés de la question. L'autre côté vous offre la certitude, si vous ne vous entendez pas avec moi, d'être poignardé dans le dos ou de recevoir une balle dans le cœur, la première fois que vous mettrez le pied dehors...Percy Lang vous craint; il vous craint au point qu'il vous donnerait volontiers la somme fabuleuse à laquelle vous le taxez, s'il n'avait pas le pressentiment fort sage que vous ne vous arrêteriez pas là, et que vous draineriez peu à peu toute sa fortune. C'est pourquoi il réglera la question en vous faisant tuer.

— Vous en parlez à votre aise; je ne suis pas un homme à me laisser tuer facilement, répliqua le docteur. Mais laissons cela; parlons affaires! Pourquoi cherchez-vous Mordaunt Clare?

— Il a à répondre de plusieurs assassinats.

— Ah! mais il n'y a pas de preuves! s'écria le docteur à l'étourdie.

Nick Carter releva le mot sans tarder.

— Comment le savez-vous? s'écria-t-il, ses yeux pénétrants fixés sur le visage de l'Italien.

Celui-ci se serait volontiers coupé la langue de dépit en s'apercevant de sa faute. Il reprit avec embarras, en évitant de répondre à la question:

—Vous dites que ce Mordaunt Clare a commis plusieurs meurtres. Vous voulez, sans doute, le faire arrêter pour ces crimes?

— Oui.

— Et Percy Lang?

— Lui aussi a des meurtres sur la conscience. J'ai besoin que vous m'expliquiez quelles sont ses relations avec Clare.

— Je peux vous dire cela, mais pas pour rien.

— J'offre cinquante mille dollars pour une réponse à toutes mes questions, et je vous fais observer que cet argent doit être mis par vous en regard du poignard ou du pistolet des assassins que Percy Lang va lancer à vos trousses.

— Quelle garantie ai-je?

— Ma parole. Regardez-moi et dites si je suis digne de foi.

Le docteur le regarda longuement et conclut cet examen en disant:

— Oui; je pense que je peux me fier à votre parole.

Il se leva, alluma une lampe portative et, se retournant vers Nick Carter:

— Venez avec moi, Mr. Johnson, dit-il; je vais vous montrer Mordaunt Clare.

Sans déguiser son étonnement, Nick Carter suivit le docteur italien en se demandant si Mordaunt Clare était un habitant de la maison.

Le docteur, la lampe à la main, prit l'escalier du sous-sol.

— Ah! dit Nick; je vois, il est sans doute malade et alité.

— Pas le moins du monde, répondit le docteur Italo Mario. Il a été un de mes malades, mais je doute qu'il le soit jamais de nouveau. Non, c'est dans mon cimetière que nous allons le trouver.

— Il est mort?

— Mais non, fit le docteur avec un petit rire bref; il n'est pas mort; cela n'empêche pas que le Mordaunt Clare que je vais vous montrer ne soit dans mon cimetière particulier.

Le vieux médecin, qui avait l'air de s'amuser beaucoup, fit passer le détective à travers un hall obscur et s'arrêta devant la porte d'une chambre de derrière, au sous-sol. La porte était fermée à clef; il l'ouvrit, en disant dans un ricanement:

— Voici mon cimetière.

Ils entrèrent dans une chambre, que ses volets, hermétiquement fermés, rendaient complètement noire.

A la lueur de la lampe, Nick Carter put voir qu'elle était garnie sur tous les côtés d'une quantité de petites boîtes en métal. Ces boîtes étaient disposées sur de fortes tablettes peintes en noir où les lettres de l'alphabet se détachaient en blanc.

— Voyons! fit le docteur; A, B, C...voilà l'affaire. Tenez la lumière, s'il vous plaît.

Nick prit la lampe.

— L'avez-vous jamais vu, ce Mordaunt Clare?

— Non.

— Vous aussi, vous faites des réponses inconsidérées, dit le docteur avec son petit rire. Je pourrais vous montrer ce que je voudrais.

— J'ai vu sa photographie.

— Ah! c'est différent.

Le docteur prit une petite clef dans la poche de son gilet et ouvrit la boîte marquée C.

— Levez la lampe. Là, comme ça...Nous avons ce qu'il nous faut: Mordaunt Clare, N° 1 et Mordaunt Clare N° 2.

Il retira deux masques de la boîte de fer blanc. C'étaient deux moulages de plâtre, évidemment pris sur le vif.

Le Dr Mario en mit un devant les yeux de Nick Carter.

— Qui est celui-là? demanda-t-il.

— Mordaunt Clare! s'écria le détective. Je reconnais chacun des traits de ce profil. Oui, voici les sourcils bien arqués, le nez haut et mince, en lame de couteau, la lèvre supérieure saillante et le menton très en arrière.

— Oui, vous avez raison; ce moulage a été pris sur le visage de Mordaunt Clare. Je l'appelle Mordaunt Clare N° 1.

— C'est bizarre. Il y a donc deux Mordaunt Clare? demanda le détective.

Le docteur eut un petit gloussement joyeux.

— Pas précisément; mais j'ai tout de même le N° 2, et le voici, Mr. Johnson.

Il souleva l'autre plâtre et le tint dans la pleine lumière de la lampe. Nick Carter n'eut besoin d'y jeter qu'un coup d'œil.

— Percy Lang! s'écria-t-il.

— Justement.

— Alors pourquoi l'appelez-vous Mordaunt Clare N° 2?

— Parce qu'il ne serait pas exact de l'appeler Percy Lang.

— Pourquoi pas?

— Il n'y a pas de Percy Lang.

— Que dites-vous?

— Je dis la simple et pure vérité. Lang est un mythe...ou plutôt c'est un autre aspect de Mordaunt Clare.

La Marque dénonciatrice.

Nick Carter n'avait jamais été plus étonné.

— Quoi! fit-il; Percy Lang et Mordaunt Clare sont une seule et même personne?

— Oui, répondit le docteur d'un signe de tête.

— Comment cela se peut-il? Quelque ressemblance qu'il y ait entre eux, leurs traits présentent des différences profondes et caractéristiques....

Le ricanement particulier du docteur italien interrompit Nick Carter.

— Ne parlons plus de cela ici. J'ai une longue histoire à raconter. Venez là-haut, et je la raconterai. Portez la lampe; je porte les masques.

Lorsqu'ils furent revenus dans le petit salon, le Dr Mario souffla la lampe et en débarrassa Nick Carter; puis il déposa les masques de plâtre sur une petite table, et il commença l'histoire qu'il avait promise.

— Il y a quelques années, dit-il, je faisais un voyage en Angleterre. J'y rencontrai Mordaunt Clare, l'original de ces moulages. Il étudiait dans un collège d'une Université dont je fus l'hôte; et son goût remarquable pour la chimie fit que je m'intéressai à ce jeune homme. Il était, déjà à son âge, un des meilleurs chimistes que j'eusse encore rencontrés. Je connaissais un peu cette science, surtout dans ses rapports avec les tissus organiques et la toxicologie. Nous devînmes tout à fait intimes et nous passions presque toutes nos soirées ensemble. Il m'éclaircit plusieurs questions difficiles de chimie, et je lui donnai en retour des renseignements spéciaux sur les poisons minéraux et végétaux. Il faisait à cette époque des expériences, qu'il multipliait jour et nuit, pour trouver un poison végétal capable de détruire la vie sans laisser aucune marque. Il finit par me faire connaître l'objet de ses recherches, et je le ravis en lui faisant cadeau d'un vieux livre délabré, imprimé sur parchemin, qui contenait la formule d'une préparation telle qu'il la souhaitait. Avec ses connaissances en chimie, il n'eut pas de peine, en suivant les prescriptions de l'antique volume, à composer un poison entièrement végétal qui tuait instantanément, sans laisser la moindre trace visible à l'œil de l'expert le plus habile et le plus méfiant.

«Lorsqu'il se fut bien rendu maître de la formule et des détails pratiques de la préparation, c'est-à-dire quand il fut certain d'avoir à sa disposition un poison dont une goutte tuerait sans que rien vînt déceler son action, il me dit avec une gravité qui me frappa: «Cela me met à portée de la main une fortune digne d'un roi.» — Je le pressai de questions. Il n'y répondit pas directement, mais il me donna clairement à entendre que trois personnes vivantes seulement le séparaient de la fortune des Wallingford. Je sus dès lors qu'il nourrissait le dessein de les assassiner. Je trouvai l'occasion bonne pour lui faire part de la nature de mon industrie à New-York, et je sollicitai son patronage, le cas échéant. Il m'assura qu'il aurait quelque jour recours à mes services.

«Je revins à New-York un an après environ et je ne tardai pas à le voir venir se mettre entre mes mains.

«Devinez-vous ce qu'il voulait de moi? Il voulait que je lui fisse ce que j'ai fait à plus de cent coquins de «la haute», qui, aujourd'hui, parcourent librement les rues incognito, mais qui, s'il était possible de constater leur véritable identité, seraient ou jetés en prison, ou pendus par la main du bourreau. Il voulait que je lui fisse un «masque vivant».

Le docteur italien fit une pause, prit le moulage étiqueté Mordaunt Clare N° 1, et, le mettant sous les yeux du maître détective, qui comprenait maintenant, non sans horreur, l'effroyable métier de ce médecin:

— Voyez, Monsieur, dit-il; remarquez encore une fois ces sourcils arqués, ce nez busqué et mince, ce menton en retrait. Il fallait changer tout cela.

«J'endormis le sujet, je saisis mon scalpel et je me mis à l'œuvre. Je coupai la peau depuis les yeux jusqu'aux narines, faisant de chaque côté une incision allant en ligne droite de la glande lacrymale à la base du nez et réunissant ces deux incisions par une autre transversale. Je relevai ce lambeau de peau et mis à nu le cartilage nasal, que je tranchai à peu près au niveau de la saillie des joues; je rabattis enfin la peau, en ayant soin de bien rapprocher les lèvres des incisions. Vous comprenez?

— Vous me faites comprendre, répondit Nick Carter, empoigné par la description de l'Italien.

— Voilà pour le nez, reprit celui-ci, qui s'échauffait à traiter ce sujet. Les sourcils réclamaient ensuite mon attention...Regardez-les! Il n'y a pas une dame en Amérique qui n'eût été fière d'en avoir de

semblables, tellement l'arc qu'ils décrivent est pur et élégant. Quelques coups de bistouri ont changé tout cela. J'enlevai un petit fragment de peau et de muscle à chaque tempe; en se cicatrisant, les chairs se contractèrent et tirèrent l'extrémité des sourcils en haut.

«J'eus, après cela, à m'occuper de la lèvre supérieure et du menton. En rognant quelques dents de la mâchoire supérieure, je fis rentrer la lèvre. J'en arrachai quelques-unes de la mâchoire inférieure et les remplaçai par de fausses d'un plus gros volume, ce qui avancer sensiblement le menton.

«Bref, il resta soixante jours entre mes mains et ne fut pas une minute en danger. La première fois qu'il se regarda dans un miroir, il s'évanouit presque.

«Ce fut une grande opération, une des plus belles que j'aie jamais faites. Cet autre moulage, que j'appelle Mordaunt Clare N° 2, a été pris après complet rétablissement.

— Etonnant! murmura Nick Carter. Ainsi Percy Lang n'est autre que Mordaunt Clare!...Mais pourquoi s'est-il soumis à cette opération, qui doit être, à tout le moins, fort douloureuse? Craignait-il donc d'être atteint par le soupçon, quoique ses assassinats n'eussent point laissé de marque?

— Précisément. Ce visage tout neuf rendait l'identification impossible.

— Oui; mais avec les deux moulages et les détails que je possède maintenant, mon dossier est complet.

— Vous êtes dans l'erreur, dit vivement l'Italien. Si je ne suis pas là pour expliquer toute l'affaire, vous ne pourrez pas prouver d'une façon satisfaisante l'identité de votre homme, et ni juge ni jurés n'ajouteront foi à ce que vous raconterez. Ah! Monsieur, c'est un cas très remarquable! Il y a en jeu des millions et des millions, et ma prime devrait être quelque chose qui en valût vraiment la peine.

Les mains du docteur étaient couvertes de la poussière des boîtes qu'il avait remuées dans son «cimetière particulier».

Il ôta sa robe de chambre, retroussa ses manches et se dirigea vers une cuvette pleine d'eau, qui était à l'autre bout de la pièce.

— Oui, Mr. Johnson, poursuivit-il en frottant le savon entre ses mains qu'il plongeait profondément dans la cuvette; comme c'est mon témoignage seul qui peut établir ces faits et confondre Mordaunt Clare, je pense que je devrais recevoir une somme beaucoup plus forte que celle que vous indiquez.

Plongé dans ses réflexions, le maître détective n'avait jusque-là regardé le docteur que d'un œil distrait; mais à ce moment, le vieil Italien se retourna pour s'essuyer les mains à une serviette et Nick Carter aperçut quelque chose de tatoué sur son poignet gauche.

C'était un éventail très bien exécuté.

Le Dr Mario surprit le regard du détective et rabaissa aussitôt sa manche de manière à cacher cette marque. Mais Nick Carter en avait assez vu. Il tira de sa poche un petit carnet de notes et le feuilleta rapidement, pendant qu'il disait:

— Ainsi, Docteur, vous pensez que la somme que j'ai mentionnée n'est pas suffisante pour rémunérer vos services?

— C'est ce que je pense, en effet.

— Bien! J'y ajouterai quelque chose.

— Ah! à la bonne heure!

— Pas de l'argent, cependant.

— Quoi donc?

— Je veux vous faire un cadeau, mon cher Docteur, poursuivit le détective en fermant son carnet et en le remettant dans sa poche. Mais vous entendez bien que ce sera un cadeau de grande valeur.

— Très bien, déclara l'Italien. Si le cadeau est de grande valeur, c'est comme si c'était de l'argent.

— Vous en ferez plus de cas que d'une très grosse somme.

— C'est impossible.

— Vous vous trompez. Et même mon cadeau est tellement précieux que je retire ma promesse et ne vous donnerai point d'argent du tout.

Le docteur regarda son interlocuteur avec inquiétude, comme s'il doutait que Mr. Johnson fût sain d'esprit.

Il demanda:

— Qu'est-ce que ça peut bien être?

— Votre vie.

Le docteur ouvrit de grands yeux.

— Vouliez-vous m'assassiner?

— Non, vraiment. Vous vous méprenez totalement sur mes intentions. Quand je dis que je veux vous faire cadeau de votre vie, il faut entendre que je veux vous empêcher de vous asseoir sur le fauteuil d'électrocution.

Le docteur devint livide; ses yeux interrogeaient anxieusement les yeux impérieux et sévères du détective.

— Vous perdez l'esprit, dit-il en reprenant son aplomb.

— Ecoutez l'historiette que j'ai à vous conter, répliqua Nick Carter avec un grand calme; et dites-moi si je perds l'esprit.

«Il y a dix ans, une douzaine d'enfants de cette ville furent enlevés du domicile de leurs parents

C'étaient des enfants pauvres et la police ne pouvait assigner aucune cause raisonnable à cet enlèvement. Plusieurs mois après, lorsqu'on ne les recherchait plus, on retrouva ces enfants dans la maison d'un médecin, où ils étaient séquestrés. Deux étaient morts; deux autres moururent peu après leur délivrance; tous avaient le visage affreusement tailladé et défiguré, de sorte que leur physionomie était extraordinairement changée.

«Le docteur fut arrêté et mis en prison; mais, grâce à la malhonnêteté d'un gardien qui se laissa corrompre, il parvint à s'échapper. J'eus l'occasion de voir ce médecin. Je remarquai qu'il avait un éventail dessiné en noir sur la face externe du poignet, et je notai aussi son aspect général.

«Dr Fiorentino, croyez-vous que je vous connaisse?

Le détective était debout, dardant des regards flamboyants sur le visage blême de l'homme qui était assis devant lui.

— Qui êtes-vous donc? fit le vieil Italien, la respiration sifflante.

— Nick Carter, le détective.

Le vieil Italien se leva d'un bond en plongeant la main dans une poche de côté.

Nick aperçut le reflet du canon d'un revolver. Sautant comme un tigre sur le docteur, il saisit le pistolet, qu'il détourna de lui et, d'une violente secousse, il l'arracha des doigts qui le tenaient.

Puis, ouvrant la main droite toute grande, il appliqua sur le côté de la tête du vieil Italien une claque qui le culbuta par-dessus la chaise où il était assis tout à l'heure et l'envoya rouler sur le plancher.

Nick Carter mit alors le pistolet dans sa poche et demanda:

— Vous en avez assez?

— Oui, haleta le docteur.

— Vous faites votre soumission?

— Oui.

— C'est sage. Vous voyez que je vous connais, Dr Fiorentino. Vous aviez volé ces enfants et les gardiez captifs pour vous perfectionner dans votre abominable métier; c'est sur ces pauvres petits visages que vous expérimentiez, et c'est ainsi que vous avez appris à fabriquer des «masques vivants». Vous êtes un repris de justice en fuite, et c'est à ce titre que je vous arrête. Vous avez odieusement assassiné ces innocents; votre vie appartient au bourreau.

Le docteur frissonnait.

— Et pourtant, voulez-vous échapper à la mort? reprit le maître détective.

— Oui.

— Alors il faut confesser tout ce que vous savez au sujet de ce Mordaunt Clare et être prêt à répéter et à soutenir votre déposition quand vous serez sur le banc des témoins.

— Je suis prêt à le faire, répondit le docteur d'un ton soumis. En retour, promettez-moi que vous ne les laisserez pas me tuer.

— Je le promets. Je vous garantis la vie sauve.

— Alors je suis à votre disposition.

— Ramassez ces masques et enveloppez-les soigneusement...Je vais faire affirmer quelques dépositions cet après-midi...Percy Lang n'existe plus, et c'est aujourd'hui que se clôt la carrière criminelle de Mordaunt Clare.

Derniers Chaînons.

Dix minutes après, le maître détective et le docteur italien, qui avait eu le temps de se mettre en costume de ville, sortirent ensemble de la maison de Bond Street. Sous son bras, le docteur portait une boîte de fer blanc contenant les deux moulages, soigneusement enveloppés dans de la ouate.

Nick Carter, toujours l'œil au guet, remarqua tout de suite que d'autres hommes, qui flânaient non loin de là, s'étaient mis en marche derrière eux.

— Voyez-vous ces hommes? demanda-t-il à l'Italien.

— J'ai bien vu des individus près de la porte, mais je n'y ai pas prêté une attention particulière.

— Ce sont quatre assassins, prêts à vous faire votre affaire dès que je vous aurai laissé seul.

Le docteur se rapprocha du détective.

Ils tournèrent le prochain coin de rue et s'arrêtèrent. Nick Carter tenait son revolver prêt à tirer.

Les quatre hommes tournèrent ensemble le même coin.

— Halte! cria Nick, dont la voix vibra dans l'air comme un son de trompette.

Son revolver était braqué sur les gredins, qui, pris à l'improviste, s'arrêtèrent court.

— Ouste!...

Nick Carter n'en dit pas plus; les quatre chenapans tournèrent les talons et s'esquivèrent.

Le maître détective remit son pistolet dans sa poche.

— Allons! dit-il. Nous en avons fini avec eux pour l'instant, mon cher Docteur, mais cela vous montre clairement les dangers que vous courez.

La figure de l'Italien exprima une résolution bien arrêtée, et il dit:

— Vous m'avez promis la vie, n'est-ce pas?

Oui, et je tiendrai ma parole.

Eh bien, je vous dirai tout ce que je sais sur Mordaunt Clare, et ce sera assez pour le faire pendre.

Le détective sourit.

— Vous ne m'avez pas dit la vérité tout entière, j'en suis certain.

— Je l'admets.

— Que savez-vous encore?

— Il a assassiné Morgan, qui était mon domestique.

— Oh! comment savez-vous cela?

— Je l'ai vu entrer dans la prison.

— De quelle grandeur est la fiole dont il se sert pour son poison?

— Elle a moins d'un pouce de long, et elle ne contient pas plus d'une demi-cuillère à café de liquide.

— Je vois. Il peut aisément la cacher dans la paume de sa main.

— Justement. Il porte toujours une de ces bouteilles dans la poche de son gilet, pour y avoir recours en cas de besoin.

— Connaissez-vous Simmons?

— Brummagem Bill?

— Oui. Pensez-vous qu'il sache quelque chose des meurtres du vieux baronnet, de son frère et de son fils?

— Certainement. Je suis sûr que Brummagem Bill a trempé dans tous ces assassinats.

— Ça va bien.

Peu après, Nick faisait entrer le docteur dans la chambre de Stark, où celui-ci tenait compagnie à Simmons, antérieurement nommé Brummagem Bill.

— Asseyez-vous, mon cher Docteur, dit poliment Nick Carter.

Mais le docteur ne s'assit pas. Il regardait avec ébahissement Simmons et les menottes qu'il portait aux poignets, tandis que Simmons, non moins ébahi, ouvrait également de grands yeux.

— Ainsi, ils vous ont mis la main au collet, hein? dit-il enfin.

— Oui, et à vous?

— Ils me l'ont mise aussi, mais ce n'est que pour un moment. Je n'ai qu'à dire tout ce que je sais sur Mordaunt Clare, et j'en aurai fini.

— Ma foi, dit Simmons, je n'ai pas de goût pour «manger le morceau»; mais si ça peut sauver ma tête, je me ferai témoin à charge et je dirai tout.

— C'est votre seule ressource, à l'un et à l'autre, déclara vivement le détective. On vous accablerez Mordaunt Clare, ou votre sort est, dès maintenant, réglé.

Il délivra Simmons de ses menottes et le fit asseoir à une table où se trouvait ce qu'il faut pour écrire.

— Votre dernière lettre a fait bon effet, lui dit-il avec un sourire de satisfaction. Vous allez m'en écrire une autre.

Plein de soumission, Simmons prit une plume.

— Dites-lui que s'il veut venir vous trouver tout de suite, vous lui indiquerez le moyen de se débarrasser du docteur. Dites que vous êtes en ce moment avec un homme qui se chargera de l'affaire, mais que ses conditions sont si élevées que vous hésitez à conclure le marché... Pensez-vous que cela le fera venir?

— Oui.

— Pensez-vous qu'il soupçonnera quelque piège?

— Non, du moment que l'autre lettre n'a pas excité de soupçons.

La lettre écrite, Nick Carter la lut.

— C'est bien, dit-il. Mettez l'adresse.

Il appuya sur le bouton électrique et donna au domestique qui se présenta la lettre à porter à Lang avec un mot à remettre en chemin à une autre adresse. En même temps, il lui glissait une pièce de monnaie dans la main.

Le domestique parti, il s'adossa à la porte, une main sur son revolver, et prit l'agent secret à part.

— Accordez-moi votre attention, je vous prie, Mr. Stark; je vais vous expliquer ce qui concerne le docteur.

En quelques mots brefs et clairs, il le mit au courant de tout ce qui s'était passé chez le médecin italien.

— C'est prodigieux! s'écria l'agent secret, en étouffant sa voix. Il n'est pas étonnant que nous n'ayons pas pu reconnaître Mordaunt Clare en Percy Lang.

— Et brochant sur le tout, dit Nick en souriant, je n'ai plus à payer au vieux docteur l'énorme somme qui, autrement, aurait été nécessaire pour avoir son témoignage.

— Mais une minute, dit Stark, dont la physionomie était devenue grave; il y a une chose que je n'aime pas dans cette affaire.

— Laquelle?

— Vous dites que ce satanique docteur a tué des enfants innocents dans la pratique de son art infernal?

— Oui, j'en suis sûr.

— Cet homme mérite un châtiment exemplaire pour ses crimes.

— Il l'aura.

— Mais vous lui avez promis la vie en retour de ses services. Je ne voudrais pas gagner cette

bataille et savoir qu'un tel scélérat échappe à la justice.

Nick Carter leva son index le long de son nez et dit d'un air plein de finesse:

— Je ne suis pas fou. Ma promesse se réduit à peu de chose. Quand le Dr Fiorentino a été arrêté, il y a des années, on savait parfaitement qu'il était impossible de le convaincre de ces meurtres. Il n'en existe pas moins quatre chefs d'accusation contre lui, et il n'y aura aucune difficulté à lui faire avoir quarante années d'emprisonnement. C'est à quoi je m'occuperai quand nous serons sortis de la présente affaire.

— Ça peut aller comme ça, déclara Stark, satisfait.

Bientôt après, on frappa à la porte. Nick Carter ouvrit et se trouva en présence d'un gentleman qui portait à la main un rouleau de papiers timbrés.

— Vous êtes le notaire que j'ai envoyé chercher? demanda Nick.

Et sur sa réponse affirmative, il le fit entrer.

Le notaire se mit tout de suite à disposer son papier et tout ce qu'il lui fallait pour instrumenter, sur la table au milieu de la chambre.

— Docteur, dit Nick Carter, nous allons commencer par vous, si vous voulez bien. Dictez à ce gentleman votre déposition, en n'omettant rien de ce que vous savez qui soit de nature à incriminer Mordaunt Clare.

— C'est ce que je vais faire, dit le docteur, qui commença sa déposition d'une façon claire et concise.

Nick Carter se rapprocha de Stark et lui montra un vieux livre en lui disant à l'oreille:

— Voici le livre donné à Clare par le docteur; je l'ai pris ce matin dans le bureau du vil gredin.

— Il contient la formule du poison qui tue sans laisser de trace?

— Oui.

— Allons! nous n'aurons pas de peine à prendre notre homme, décidément.

— Aucune peine, dit Nick Carter. La série de preuves contre lui est complète. J'espère qu'il n'arrivera pas avant que j'aie fait ma déposition, pour qu'on puisse les lui lire toutes à la fois.

Un moment après, deux gentlemen, vêtus convenablement, mais sans recherche, pénétrèrent dans la chambre et firent à Nick un signe de tête familier.

— Enchanté de vous voir, mes garçons, dit le maître détective. Asseyez-vous près de la porte et veillez à ce que personne ne sorte sans ma permission.

Les deux hommes, qui étaient des détectives envoyés par le bureau central de la police, se postèrent comme le leur indiquait Nick Carter, et celui-ci se sentit plus libre de ses mouvements.

Quand le docteur eut fini sa déposition, dont l'importance particulière était de prouver que Percy Lang était en réalité Mordaunt Clare et que celui-ci avait administré du poison au domestique Morgan, le notaire la lui fit signer dans les formes légales et Nick Carter lui dit:

— Nous en avons fini avec vous pour quelque temps, Docteur. Prenez un siège, je vous en prie.

— Je ne peux pas encore m'en aller?

— Non, pas encore.

Le grand détective se tourna vers Simmons.

— Eh bien, mon gaillard, dit-il, vous êtes-vous décidé à faire pendre votre maître et à vous rendre ainsi la justice un peu plus clémente?

— Oui.

— C'est bon. Que pouvez-vous dire?

— Beaucoup de choses, que j'ai sues directement ou indirectement. Il m'a raconté il y a longtemps l'histoire des trois meurtres en Angleterre. Ici, je sais qu'il a assassiné Charles Deems, pour l'écarter de son chemin et pouvoir épouser miss Wells. Il devait y employer des assassins à gages; mais lorsque je me fus assuré le concours des hommes nécessaires, il changea d'avis et voulut faire la besogne lui-même.

«Ensuite il a assassiné Morgan, l'homme qui est mort dans une cellule, au poste de police. Je l'ai vu de mes yeux écrire l'ordre pour être admis auprès du prisonnier, et le signer du nom de Mr. Carter. Je l'ai vu se déguiser et sortir; et quand il rentra, il me raconta que l'affaire était faite.

— Il y a de quoi faire pendre une demi-douzaine d'individus, dit Nick Carter, en priant le notaire de recevoir cette déposition, comme il avait reçu celle du docteur.

Conclusion.

Simmons avait dûment signé et paraphé sa déposition, et Nick Carter était en train de faire la sienne, lorsqu'on frappa à la porte. Le maître détective fit un signe aux agents, qui ouvrirent et laissèrent entrer l'homme que nous avons jusqu'ici connu sous le nom de Percy Lang et qui n'était autre que Mordaunt Clare.

Mais aussitôt qu'il eut fait quelques pas dans la chambre, les rusés détectives de la Centrale refermèrent la porte à clef.

Le nouveau venu, en jetant les yeux autour de lui, vit bien l'homme qu'il s'attendait à voir, mais il y en avait tant d'autres qu'il en fut intrigué et inquiet. Cependant, il ne perdit ni son sang-froid, ni son aplomb. Soutenant avec fermeté le regard que le maître détective faisait peser sur lui, il lui demanda:

— Avez-vous quelque chose à me dire?

— Oui, Mr. Clare.

— Clare n'est pas mon nom.

— Vraiment! quel est donc votre nom?

— Lang.

— Et qu'était-il lorsque ce moulage a été pris sur votre figure? demanda Nick Carter en tirant un des masques de plâtre de la boîte de fer blanc.

En voyant ce plâtre, le Mordaunt Clare N° 1, le scélérat commença à perdre de son impudence.

— Ne dites rien, mon cher Clare; mais écoutez plutôt ceci, reprit en souriant le détective, qui se mit à lui lire la déposition du docteur italien, du premier mot jusqu'au dernier.

Mordaunt Clare s'était assis et jetait sur le docteur des regards farouches.

— Ainsi vous faites cette déclaration? dit-il.

— Oui, je la fais. Et pourquoi pas? Vous avez des millions, vous me devez tout et vous me refusez quelques milliers de dollars.

Clare se tourna vers Nick Carter.

— Eh bien, Monsieur, dit-il, je ne tiens pas à contredire ce lunatique. Admettons que ce qu'il dit soit exact. En supposant que je sois Mordaunt Clare, de quel crime allez-vous me convaincre?

— D'assassinat, répondit Nick. Nous ne nous embarrasserons pas des meurtres commis en Angleterre, parce qu'il nous est beaucoup plus facile de vous convaincre de ceux que vous avez perpétrés à New-York.

«Vous avez tué ici, à notre connaissance certaine, Charles Deems et Jeremiah Morgan, et vous êtes l'instigateur du meurtre de Mr. Wells. Si vous voulez écouter encore ceci, vous comprendrez de quelle nature sont les preuves.

Il prit sur la table la déposition de Simmons et la lut d'un bout à l'autre.

— Oui, voilà qui paraît assez fort, admit Clare. Je veux dire que ce sont des affirmations précises et nettes.

— Cela suffit pour vous faire pendre.

— Je ne crois pas. Le jury vous rirait sûrement au nez, car les docteurs dont mon avocat invoquerait le témoignage démontreraient péremptoirement que personne ne peut être empoisonné sans que le poison laisse quelque marque.

— Leur démonstration ne tiendrait pas si l'on produisait ceci, et que la formule fût essayée sur un chat ou un chien, devant la cour.

Nick Carter montrait le traité des poisons qu'il avait trouvé dans le tiroir de l'assassin.

Toute l'assurance de Mordaunt Clare tomba. Un blasphème s'échappa comme un sifflement de ses lèvres serrées, et il s'élança pour saisir le livre. Mais Nick Carter passa derrière son dos la main qui le tenait, et présenta l'autre, armée d'un revolver, à la poitrine de Mordaunt Clare.

L'assassin hésita un instant, puis retomba sur son siège.

— Je suis pris, dit-il; vous avez habilement tissé votre toile autour de moi; je ne peux pas m'échapper.

— Vous avouez que vous avez commis les crimes dont ces documents vous accusent? demanda Nick Carter.

— Oui, je l'avoue, et je comprends que ma fortune même, quelque immense qu'elle soit, est impuissante à me sauver. Elle fera naturellement retour à la Couronne britannique?

— C'est ce que pense le Gouvernement anglais.

— Eh bien, vous pouvez en profiter si vous voulez entrer en arrangement avec moi. Accordez-moi la liberté et je vous mettrai en possession de tous mes biens. Cela peut se faire en quelques traits de plume.

— Permettez-moi de vous informer, repartit Nick Carter, toujours souriant, qu'à votre mort, tout reviendra à miss Minnie Wells, fille légitime de sir Charles Wallingford et héritière légale de toute la fortune. Le contrat de mariage de sa mère est entre mes mains, et virtuellement vous n'êtes qu'un mendiant. Vous voyez donc, Mr. Mordaunt Clare, que vous ne pouvez faire aucune espèce de marché avec moi.

Il se tourna vers les hommes qui gardaient la porte.

— Agents, dit-il, arrêtez cet homme et mettez-lui les menottes.

Mordaunt Clare se dressa brusquement sur ses pieds, ayant à la main un petit revolver d'un travail exquis.

Le docteur italien et Simmons étaient assis à côté l'un de l'autre, à dix pieds de lui peut-être.

En un clin d'œil il pressa deux fois la détente de son arme; deux détonations retentirent, et Simmons et le docteur se renversèrent sur leurs sièges, frappés en plein cœur.

Les agents se précipitèrent sur l'homme, mais pas assez vite pour l'empêcher de presser la détente une troisième fois. Mordaunt Clare, le meurtrier souillé de tant de sang, avait tourné le canon de son revolver bijou contre sa tempe droite, et, en même temps que la troisième détonation se faisait entendre, il tombait sur le parquet avec une balle dans la tête.

Il ne nous reste plus grand'chose à dire.

Quelques mois plus tard, lorsque l'agent secret du Gouvernement britannique retourna en Angleterre, Mrs. Wells et sa fille Minnie, héritière de l'énorme fortune des Wallingford, allèrent avec lui.

Grâce au contrat de mariage et à de nombreux témoignages donnés sous la foi du serment, la jeune lady fut mise en possession de son héritage, et, quoique ce ne fût pas là le dénouement que l'agent espérait au début, il n'en fut pas moins satisfait du résultat de sa mission.

Nick Carter, qui reçut, en récompense de l'adresse et du courage déployés par lui, un chèque d'une valeur considérable, a toujours regardé cette affaire, où des assassinats répétés ne laissaient aucune marque sur les victimes, comme une des plus mystérieuses et des plus troublantes qu'il ait été appelé à instruire et à débrouiller.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 103) contiendra:

Une Nuit de Veille.

CURIOSITÉ

Sâr Dubnotal Le Grand Psychagogue

Publie ses Mémoires relatifs aux résultats merveilleux qu'il a obtenus par la pratique des sciences secrètes: **Hypnotisme, Magnétisme, Suggestion, Auto-Suggestion, Spiritisme, Somnambulisme, Télépathie, Télepsychie, Lévitation, etc.**

Les Mémoires de **Sâr Dubnotal** paraissent chaque vendredi, à partir du 15 Janvier 1909, en fascicules de 32 pages, grand format, à **0 fr. 25.**

En vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux ou à notre Maison.

NOUVEAUTÉS

VIENT DE PARAITRE : LE QUATRIÈME VOLUME DE

Nick-Carter et de Buffalo-Bill

Chaque volume contient les fascicules nos 76 à 100 et coûte :

En Reliure ordinaire, très soigné, Couverture bleue ou marron..... **8 francs**

Fr Reliure de luxe, doré sur tranche, — ..... **10 francs**

Les trois premiers volumes de chaque ouvrage existent toujours aux mêmes prix et conditions.

SCIENCE et **MAGIE**

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournit les moyens d'obtenir telle faveur que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finesses des bergers, de donner le dégoût des alcools et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire suivre les animaux et les hommes, de se faire aimer, de prendre à la main, les lièvres, les oiseaux et les poissons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les philtres magiques, triomphateurs de l'amour. Les secrets des guérisons de toutes les maladies, les nouvelles pratiques des envoûtements, etc., etc. — PRIX 2 francs.

Franco par la Poste, pli fermé, 2 fr. 50.

Ecr.: Mme GUÉRIN, 17, rue Laferrière, Paris.

Couvertures : Nous rappelons à nos Lecteurs que nous vendons séparément des couvertures bleues ou marron, pour les quatre premiers volumes de BUFFALO-BILL et de NICK-CARTER, au prix de **1 fr. 25** chacune.

A. Eichler, édit., impr., Paris.

Le Gérant: Salmon.

Nick Carter

Le plus grand Détective d'Amérique.

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu'aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.

Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

1. Un Maître du Crime.
2. L'Affaire Carruthers.
3. Inez Navarro.
4. Le Serment fatal.
5. La Pointe du Poignard.
6. Dans le Brouillard.
7. Un Voisin mystérieux.
8. La Victime d'un Empoisonneur.
9. Un Malade dangereux.
10. Les Pires Voleurs de New York.
11. Le Prince des Bandits du Grand Monde.
12. La Pension meublée de Madame Durk.
13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
15. Un Colis macabre.
16. Un périlleux Voyage.
17. La Piste sous les Eaux.
18. Le Banc des Témoins.
19. Une Nuit dehors.
20. La Chasse aux Documents.
21. Une Effraction bien faite.
22. Le Docteur Quartz.
23. L'Homme aux Nerfs d'acier.
24. Les Assassins du Grand Hôtel.
25. Les Aventures d'un Pendu.
26. La Haine d'une Sorcière.
27. Le Diable dans une Maison de Fous.
28. Un singulier Nœud coulant.
29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
30. Un Compagnon suspect.
31. La Cité du Lac Michigan.
32. Les Voleurs de Cadavres.
33. Sur le Chemin des Coyotes.
34. Un Maître Chanteur femelle.
35. Dans l'Hypnose.
36. Un Complot anarchique.
37. Les Initiales mystérieuses.
38. Un lugubre Problème.
39. Un Enlèvement énigmatique.
40. Les Compagnons du Crime.
41. César, le Chien Détective.
42. La Locomotive No. 13.
43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
44. Le Bo ge de Mammy Tooter.
45. Un quadruple Assassinat.
46. Les Fraudeurs de Detroit, Michigan.
47. Les Voleurs d'or de Grubstake-Mine.
48. La Cigarette révélatrice.
49. L'Araignée rouge.
50. Turklinken-Joseph.
51. La Piste sanglante.
52. Le Vol de l'Etoile en diamants.
53. Les Voleurs de la Voie ferrée.
54. Le Voleur volé.
55. Le Crime d'un Docteur.
56. Hook Max.
57. Une périlleuse Aventure.
58. Les Conjurés de Brookville.
59. Le Testament de Mr. King.
60. Une Captation d'Héritage.
61. Un Plan diabolique.
62. La Chasse aux Millions.
63. Le Choc électrique.
64. La Duchesse enlevée.
65. Keno McCall; Histoire tragique d'un
66. Le Piège mortel. [Suicide.
67. L'Énigme siamoise.
68. Les Joyaux de Mr. Hackett.
69. Un Tripot dans Bowery.
70. Un Tramway dangereux.
71. Au Casino de Palm Beach.
72. Une Victime de la Science.
73. L'Assassinat mystérieux de Fall River.
74. Patsy dans le Far-West.
75. L'Assassinat du Clergyman.
76. L'Oeil du Diable.
77. Un Mystère chinois.
78. La Maison des sep Démons.
79. La Reine des Sept.
80. Une Empreinte énigmatique.
81. Les Adorateurs du Diable.
82. Descente de Dazaar aux Enfers.
83. Le Dernier des mystérieux Sept.
84. Revenu de la Tombe.
85. Un Pacte avec Dazaar.
86. Mort de Dazaar.
87. Le Club des Treize.
88. Les Voleurs d'Enfants de San-Francisco.
89. La Grève à Pullmann, Chicago.
90. Un Cadeau de Noce.
91. Les Voleurs de Fret.
92. Un Forgeur de Chèques.
93. La Broche asphyxiante.
94. Le Meurtre de «L'Impératrice».
95. Un bizarre Instrument de Meurtre.
96. La Mort bleue.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur, **Paris,** 41, Rue Dauphine.
New-York, 33 First Street. **Londres, E. C.,** 290 Old Street. **Dresde-A.,** Rosenstrasse 107.